

LES ORIGINES

de

COMPIÈGNE

En matière d'archéologie et de topographie ancienne et moderne, l'érudition la plus vaste et les recherches les plus consciencieuses ne peuvent suppléer à la connaissance des lieux. La constatation des faits d'abord, la discussion ensuite, sous peine de tourner dans un cercle d'obscurités et de contradictions inconciliables.

L. GRAVES

(Notice archéologique de l'Oise).

AVANT-PROPOS

Lorsque le 5 Mai 877 eut lieu la dédicace de la basilique du monastère de Notre-Dame de Compiègne, l'empereur Charles-le-Chauve ne pensait certes pas, qu'à l'ombre des murs de cette nouvelle fondation royale, naîtrait une ville importante, séjour favori des Souverains de la France.

Cette cérémonie est rappelée au touriste par l'une des belles peintures de M. François Fournier-Sarlovèze, qui décorent la Salle du Conseil Municipal, en l'Hôtel de Ville de Compiègne, comme l'indique la légende peinte au bas de l'encadrement :

L'EMPEREUR CHARLES-LE-CHAUVE POSE LA PREMIÈRE
PIERRE DE L'ABBAYE DE SAINT-CORNEILLE
ORIGINE DE LA VILLE DE COMPIÈGNE
5. MAI 877

Si la fondation de cette puissante abbaye doit être regardée comme la cause principale de l'extension de notre cité, il ne faut pas oublier que Compiègne était déjà, à cette époque, le siège d'un important palais royal, fréquenté depuis plusieurs siècles par les grands de la Gaule Franque.

Comme beaucoup de villes au long passé historique, Compiègne a été l'objet de savantes dissertations sur ses origines, de la part

de plusieurs écrivains locaux. Les plus vieux chroniqueurs, comme Dom Grenier (1), Dom Bertheau (2) ou Dom Gillesson (3) ont prétendu qu'elle avait été bâtie après la guerre de Troie, par Clarius, capitaine troyen, fondateur légendaire du petit village de Clairoux (4).

On a également rapporté sa création à Brennus, conquérant de l'Italie.

Il n'est nul besoin de démontrer que ces conjectures sont de la plus haute fantaisie historique, à la mode aux XVI^e et XVII^e siècles, ce qu'on appelle « l'âge du mythe archéologique ».

Néanmoins, d'autres écrivains plus modernes, comme Lefèvre Saint-Ogan (5) ont encore raconté les merveilleuses légendes du passé.

Pour Graves, le savant archéologue de l'Oise, l'origine de Compiègne est inconnue, comme d'ailleurs celle de la plupart des villes anciennes du nord de la France : « L'opinion, dit-il, qui attribue aux Romains la fondation du premier château de Compiègne, quoique plus répandue, ne paraît pas mieux justifiée » (6).

C'est cette opinion que le Baron de Bicquille s'efforce de faire prévaloir dans son intéressante étude sur les voies antiques des environs de Compiègne. D'après lui, Jules César aurait fait construire, près de l'emplacement occupé quelques siècles plus tard par l'abbaye de Saint-Corneille, une grosse tour carrée appelée Tour de César, qui aurait été le centre d'une station romaine (7).

Certains auteurs comme Ewig (8), Lambert de Ballyhier (9), Escuyer (10), reconnaissent que la position avantageuse de Compiègne sur la rive gauche de l'Oise, non loin du Confluent de l'Aisne, a dû la faire habiter dans les temps les plus reculés et que son origine est la conséquence du stationnement des naturels du pays en ce lieu privilégié. Ces écrivains étaient certainement sur la voie de la vérité.

Les recherches sur le terrain, ainsi que les fouilles d'Albert de Roucy effectuées sous les auspices de Napoléon III, ont fait connaître une partie de l'histoire ancienne de notre région (11). D'autres

(1) D. Grenier: Introduction à l'Histoire de la Picardie. (Mss. à la Bibliothèque Nationale).

(2) D. Bertheau: Preuves de l'Histoire de Compiègne. Ms. latin 13.891. Bibli. Nationale et Ms. n° 26 bibli. de Compiègne.

(3) D. Gillesson: Les Antiquités de la Ville de Compiègne et de Saint-Corneille. Ms. français 24.063 à 24.066. Bibli. Nationale.

(4) Village situé au nord de Compiègne. Le promoteur de ces élucubrations a été le fameux polygraphe et poète Jean Lemaire des Belges. (Les illustrations de la Gaule et Antiquitez de Troyes, 1509).

(5) Lefèvre Saint-Ogan: Compiègne, 1887 p. 2.

(6) Graves: Précis statistique sur le Canton de Compiègne, 1850, p. 86.

(7) De Bicquille: Quelques recherches historiques sur les origines de Compiègne, 1875, p. 1.

(8) Ewig: Compiègne et ses environs, 1836, p. 1.

(9) Lambert de Ballyhier: Compiègne historique et monumental, 1842, T. 1, p. 24.

(10) Escuyer: Manuscrit de la Bibliothèque de la Ville de Compiègne.

(11) Cauchemé: Description des fouilles archéologiques exécutées dans la forêt de Compiègne sous la direction de A. de Roucy.

précieux renseignements nous ont été fournis par Clément Quénel (1849-1921) qui explora pendant de longues années les environs de Compiègne, surtout au point de vue de la préhistoire.

Ce sont ces différentes notes conservées à la Bibliothèque de la Ville de Compiègne (12) que nous avons examinées et contrôlées sur le terrain, jointes aux résultats de nos propres recherches, qui nous ont permis d'entreprendre la rédaction de ce chapitre des « Origines de Compiègne ».

Dans ces quelques pages, écrites dans un but de vulgarisation pour mettre fin aux errements professés jusqu'ici, nous allons faire revivre le lointain passé de notre bonne ville de Compiègne qui eut toujours, à travers les siècles, une si grande place dans notre histoire nationale.

I. - APERÇU GÉOLOGIQUE SUR LES ENVIRONS DE COMPIÈGNE

L'influence du sol comme sa topographie sont les facteurs déterminant de l'établissement d'un groupe ethnique.

Compiègne n'a pas échappé à cette loi commune et les diverses populations qui se sont succédées sur cette terre y furent attirées par sa situation privilégiée au confluent de trois rivières.

À l'époque crétacée, la vallée de l'Oise n'existait pas encore à la hauteur de Margny-Venette. Celle-ci est due à un accident géologique survenu à une phase inconnue sous l'action probable de mouvements sismiques qui ébranlèrent les assises du plateau picard. Sous cette action, un affaissement du sol, de l'ordre de grandeur de 70 mètres environ, se produisit au sud du plateau de Margny et détermina une faille ou cassure, qui est bien visible au pied des carrières de craie exploitées à flanc de coteau.

Cet accident géologique signalé depuis longtemps par Elie de Beaumont (1) a ainsi permis aux eaux de l'Oise et de l'Aisne de poursuivre leur cours vers la Seine par la vallée actuelle.

Les sondages effectués en 1924 pour l'établissement des culées du nouveau pont de Compiègne ont permis de constater que le banc de craie, de composition identique à celle des couches supérieures du plateau de Margny (cote 90 à 95) se trouvait à la cote 26 (culée sud) pour aller en s'affaissant vers le pied de ce plateau. « C'est par cette trouée que l'Aisne rivière principale, a été détournée de son cours primitif normal qui la conduisait dans le synclinal de la Somme sans avoir à franchir aucune cluse » (2).

(12) Journaux des fouilles exécutées aux environs de Compiègne sous le Deuxième Empire. - Quénel: La Préhistoire de Compiègne et des environs.

(1) Mémoires de la Société Géologique de France, Tome I, p. 14.

(2) Dollfus: Relation entre la situation géologique du bassin de Paris et son hydrographie. Annales de Géographie, 1900. Cet auteur a pensé que les vastes plaines caillouteuses formant le sol de la forêt de Compiègne sont un témoignage de la conquête difficile accomplie par l'Oise en captant l'Aisne qui auparavant aurait coulé par le synclinal de la Somme (p. 31). - D'après E. Patte, ce n'est pas là qu'il faut chercher une trace de capture de l'Aisne par l'Oise. (Contribution à l'étude du quaternaire dans la Vallée de l'Oise. Bul. Soc. Géologique de France, 1924, p. 494).

Cette hypothèse s'est trouvée confirmée par les patientes recherches de l'érudit préhistorien Commont, dans le bassin de la Somme. Les alluvions anciennes de cette rivière contiennent en effet des fragments de quartzite cambrien arrachés aux assises rocheuses des Ardennes qui n'ont pu être charriés que par les flots de l'Aisne (3).

La Ville de Compiègne est bâtie sur un épais banc de craie à magas pumilus appartenant à l'étage géologique appelé Sénouien (4). Cette couche crayeuse est d'une puissance remarquable car, en 1834, Louis-Philippe désirant posséder un puits artésien au milieu du petit parc du château y fit faire un sondage qui descendit jusqu'à 58 m. 30 de profondeur sans quitter le banc de craie (5). La partie supérieure est assez tendre mais à quelques mètres de profondeur la roche devient plus dure en prenant une teinte ocreuse. Elle fut exploitée autrefois en sous-sol pour la construction des remparts de la ville, des maisons et des murs de clôture. Ces longues galeries souterraines furent utilisées comme refuges au cours des guerres des siècles passés, puis comme abris de bombardement pendant la Grande Guerre de 1914 et celle de 1939-1944.

La couche crayeuse se continue sur la lisière ouest de la forêt de Royallieu et Mercières jusqu'au-dessus de La Croix-Saint-Ouen, allant ensuite vers l'est aux carrefours de la Bouverie et du Pélican, au sud du Puits du Roi, au carrefour de l'Aigle et à la Muette, d'où elle revient vers Compiègne par la Faisanderie, le Grand Parc et le carrefour Bellicart (6).

L'intervalle compris entre ces lieux est souvent recouvert d'une légère couche de sables de Bracheux appelés dans notre région « sables à lapins ». Quelques lambeaux plus importants de l'étage thanétien existent aussi près de la gare de Rethondes, à la base du Mont Saint-Pierre et du Mont Arcy ainsi qu'à la Muette. Les sables de Bracheux sont généralement recouverts par une couche parfois assez importante de lignites, de sables gras et d'argiles plastiques sparnaciennes. Ce niveau géologique est souvent visible dans les environs de notre ville, vers la base de toutes les collines ou coteaux, exception faite pour le plateau de Margny. Il donne naissance aux nombreuses sources ou pleurs qui alimentent les petits ruisseaux de notre belle forêt. La présence des lignites donne à

(3) V. Commont: Les hommes contemporains du règne dans la Vallée de la Somme. Mémoires de la Sté des Antiquaires de Picardie, 1914, p. 207. - Paul Lemoine (Ile-de-France, 1938, p. 339), dit que la présence de quartz cambrien dans les alluvions de l'Oise, notamment à Pont-l'Évêque (1913), est extrêmement curieux dans cette vallée secondaire et semblerait indiquer la possibilité d'un cours ancien de l'Oise vers la Somme. - Ce n'est pas l'avis d'Étienne Patte qui prétend que la « découverte de quartzites de l'Ardenne dans les alluvions anciennes de la Somme alléguée à l'appui de l'hypothèse de Dolfus est loin d'être concluante, le bassin de l'Aisne ne touchant pas le massif ardennais. L'étude des alluvions quaternaires de l'Oise ne parle pas en faveur de cette hypothèse pourtant séduisante ». Bull. Soc. Géologique de France, 1924, p. 494.

(3) 3^e division de la craie à bélemnites, de Lapparent.

(5) Graves: Topographie géognostique du Dép^t de l'Oise, p. 133.

(6) Près du carrefour d'Aumont, le banc de craie s'enfonçait vers le nord sous des couches plus récentes. Il a été reconnu à une profondeur de 32 m. au cours d'un sondage effectué en 1927 pour l'établissement d'un puits instantané dans la grèvière aujourd'hui abandonnée.

certaines sources une coloration particulière de rouille ou une saveur sulfureuse comme à Pierrefonds (7). Ces eaux souterraines sourdent à la base des *sables de Cuise* qui reposent sur la couche d'argile plastique. D'épaisseur variable, ces sables constituent l'étage yprésien des géologues. On les appelle aussi sables glauconieux à cause de leur couleur verdâtre due à la présence dans leur masse de nombreux grains de glauconie. Ils sont couronnés par des bancs de *calcaire grossier* de structure et de qualité variées.

Celui du Mont Saint-Marc, à grain fin et à texture homogène, fut exploité jadis pour la construction des principaux monuments de la région. Les autres sommités ont une roche dure à gros grains disposée parfois en couches de peu d'épaisseur actuellement exploitée pour l'empierrement des chemins forestiers ou pour la réfection de certaines routes vicinales.

Le *limon des plateaux*, comme son nom l'indique, recouvre toute la surface des plateaux environnant Compiègne. Son épaisseur est fort variable suivant le relief du terrain. Il est généralement d'une grande fertilité, source des principales richesses agricoles de notre région.

Les vallées de l'Oise et de l'Aisne furent creusées à la fin de l'ère tertiaire par la masse énorme des eaux descendant des glaciers nordiques qui, à l'époque de la glaciation mindélienne, s'avançaient jusqu'en Belgique, vers le 52° de latitude nord (8). Elles se sont peu à peu recouvertes d'un épais dépôt charrié par les rivières que les géologues divisent en deux catégories : les alluvions anciennes et les alluvions récentes.

Les anciennes sont constituées par un mélange de sables de Bracheux ou de Cuise et de cailloutis arrachés au flanc des coteaux par les crues des rivières. Elles sont souvent disposées par couches tourmentées et alternées de gros cailloutis ou de fins graviers dans lesquelles on peut parfois recueillir des ossements fossiles des grands mammifères disparus ainsi que des spécimens d'armes ou d'outils préhistoriques.

A Compiègne, les graviers s'étendent dans la vallée depuis le gros mur d'enceinte qui entourait l'abbaye de Saint-Corneille, jusqu'au pied du coteau de Margny.

Les couches les plus importantes sont exploitées en plusieurs endroits et les graviers ainsi extraits ont donné naissance aux délicieuses petites pièces d'eau qui s'échelonnent dans la vallée de l'Aisne et dans celle de l'Oise.

Les alluvions récentes recouvrent des dépôts plus anciens dans le fond des vallées. Elles sont constituées par les apports des crues des rivières ou des eaux de ruissellement : sables graveleux ou limons argileux.

Aujourd'hui, par suite du creusement répété du lit des rivières par les dragues chargées de nettoyer les voies navigables, les allu-

(7) Source de l'ancien établissement thermal.

(8) Le Bel: Date et limite de la glaciation géologique la plus moderne. Bull. Soc. Préhistorique Française, 1916, p. 167.

vions modernes ne peuvent plus augmenter leur puissance, les inondations directes des vallées se faisant de plus en plus rares.

Telle est la constitution géologique du sol compiégnois. Sa topographie ne s'est guère modifiée depuis l'ère chrétienne. L'Oise a cessé de divaguer dans la vallée et la plupart des îlots qui encombraient son lit principal ont disparu depuis un siècle pour faciliter le trafic fluvial.

II. - PRÉHISTOIRE

La formation des alluvions anciennes coïncide avec l'apparition des premiers représentants de la race humaine dans notre région.

La science préhistorique doit au regretté archéologue picard Boucher de Perthes, la connaissance des instruments lithiques dont ils s'étaient servis il y a des milliers d'années. C'est lui qui démontra que les haches en silex grossièrement taillées en amande recueillies dans les alluvions anciennes de la vallée de la Somme, auprès des ossements fossiles des grands mammifères disparus, avaient été incontestablement des outils ou des armes façonnés par la main de l'homme primitif.

« Beaucoup plus qu'un singe, un peu moins qu'un homme », telle était la silhouette de ces lointains occupants de notre sol, dont il est fort difficile de retrouver les vestiges osseux dans les alluvions de nos rivières.

Les premières découvertes préhistoriques faites près de Compiègne datent de 1871. A cette époque, Albert de Roucy, qui avait été le confident de l'archéologue picard et qui avait contribué à la formation du Musée National de Saint-Germain-en-Laye, suivait attentivement les fouilles faites en bordure de la plaine de Choisy, dans la partie de la forêt appelée le Buissonnet, pour l'extraction des graviers fluviatiles abondants en cet endroit. Au centre d'un massif de grève ayant plus de quatre mètres d'épaisseur et n'ayant jamais été remué depuis sa formation, on recueillit des silex taillés identiques à ceux de la vallée de la Somme au milieu de cornes et de mâchoires d'auroch, des ramures du *cervus giganteus*, de machelières de l'*elephas primigenius* (1).

Depuis lors, les travaux effectués dans le canton du Buissonnet firent découvrir un nombre important d'armes et d'outils en silex, en grès lustré ou en quartzite, dans les cailloutis des bas-niveaux, objets qui furent dispersés sans grand profit pour la science préhistorique (2).

(1) De Roucy: Les premières découvertes préhistoriques faites dans les environs de Compiègne. Bull. Soc. His. de Compiègne, 1884, p. 279.

(2) Notre grand Musée National d'Antiquités ne possède que trois bifaces d'époque acheuléenne provenant du Buissonnet. Le Musée Vivenel de Compiègne, qui aurait dû recueillir précieusement des séries de ces silex, ainsi que des spécimens des ossements fossiles, n'a dans ses vitrines que quelques échantillons d'instruments sans indication stratigraphique. De ces fouilles provenaient les quelques molaires de *Rhinoceros Tichorhinus* trouvées associées à de belles pièces en silex et en quartzite qui figuraient dans la magnifique collection du Dr Baudon, à Beauvais (Thiot: La faune paléolithique du Dépt de l'Oise. Congrès préhistorique de France, Beauvais, 1909, p. 195).

Ces bas-niveaux du Quaternaire inférieur correspondent à l'époque acheuléenne. On remarque souvent à la partie supérieure, du cailloutis contenant des silex taillés une petite couche noirâtre paraissant être les vestiges d'un ancien sol sur lequel les nomades habitants de la contrée venaient planter leurs tentes aux abords de la rivière. Plusieurs points de la rive gauche de l'Oise ont été occupés temporairement par l'homme primitif qui abandonna sur la grève une partie de son industrie lithique. Citons notamment la Grévière du Carrefour d'Aumont, la ballastière du Buissonnet à Compiègne, la grévière de la Basse-Queue à La Croix-Saint-Ouen, la ballastière de Moru, etc...

Dé la vie sociale, intellectuelle et morale de ces lointains habitants de la région qu'on appelle actuellement Chelléens et Acheuléens, nous ignorons tout, ainsi que leurs coutumes religieuses et leurs rites funéraires, si toutefois ils en eurent.

Leur outillage était fort rudimentaire. Outre les objets en bois que les alluvions ne nous ont pas conservés, ils utilisaient surtout le silex charrié par les courants pour en fabriquer des pointes, des bifaces, des éclats tranchants, des racloirs, etc... (3).

Les quelques silex recueillis dans la grévière du carrefour d'Aumont sont de belles pièces intactes, aux tranchants non émoussés de couleur fauve.

C'est avec des armes aussi primitives que les Acheuléens des bords de l'Oise devaient parfois affronter les animaux sauvages qui parcouraient les grandes étendues boisées de la région : *Elephas antiquus*, *Rhinoceros Merckii*, *Hippopotamus major*, *Hyaena striata*, etc...

Le plus imposant de ces mammifères qui circulaient alors à travers les bas-fonds herbeux de nos vallées, était l'*Elephas antiquus*, dont nous avons recueilli une molaire au carrefour d'Aumont. Presque semblable à l'éléphant actuel des Indes, sa taille atteignait celle du *Dinotherium* (environ 4 m. 50 de hauteur au garot).

L'époque acheuléenne, dans l'état actuel de nos connaissances, est donc la plus ancienne de notre vallée.

Sur les cailloutis des bas-niveaux, les rivières déposèrent, sous l'influence de la dernière période glaciaire, de nouvelles couches graveleuses ou sableuses, parfois un limon grisâtre paraissant provenir des vallées adjacentes où s'accumulaient les limons éoliens.

Les coupes successives du terrain révèlent des formations allongées horizontalement, parfois tourmentées par des tourbillons qui les ont jadis déplacées selon les variations des crues. Les couches de graviers ou de sable se superposent sans ordre, la rivière ayant tour à tour raviné ses propres dépôts ou les ayant comblé d'apports nouveaux.

Il est probable que les Acheuléens de notre région émigrèrent, car ils furent remplacés longtemps après par des individus de petite

(3) Il est souvent difficile de reconnaître, au cours des travaux dans les grévières, le niveau exact où gisent des silex ouvrés, l'extraction des graviers se faisant surtout à la drague à vapeur, bien souvent au-dessous du niveau des eaux d'infiltration.

taille, au front fuyant, les yeux enfoncés sous d'énormes orbites, de type néanderthaloïde (4).

Le climat tempéré de l'époque acheuléenne s'était modifié progressivement pour faire place au climat humide et froid qui caractérise cette nouvelle phase d'occupation de la vallée de l'Oise : l'époque moustérienne. La faune, elle aussi s'était déplacée vers des pays plus chauds. Elle fut remplacée par une faune venue des régions nordiques : *Elephas primigenius*, *Rhinoceros tichorhinus*, *Ursus ferox*, *Cervus megaceros*, *Bos primigenius*, etc..., dont on retrouve les restes fossilisés dans les moyens niveaux des alluvions fluviales. Ces ossements sont souvent accompagnés de silex taillés levalloisiens ou moustériens : pointes et racloirs retouchés sur une seule face, éclats Levallois, couteaux, lames, etc... (5). Quénéel a signalé que la station préhistorique du Buissonnet lui avait fourni des armes et des outils moustériens, mais sans préciser le niveau dans lequel ils avaient été recueillis.

A la grévière du carrefour d'Aumont, nous avons extrait à la base du niveau B quelques éclats moustériens sans aucune patine, tandis qu'à l'étang du Buissonnet (ancienne ballastière), nous avons trouvé à peu près au même niveau, des éclats genre Levallois taillés ayant une très belle patine blanche marbrée de bleu.

Quénéel a signalé un gisement moustérien à la base du Mont Ganelon, près de Clairoix, au lieu dit « Les Creutes » (6). A l'angle de la route nationale n° 32 et du chemin du presbytère de Clairoix, au pied de l'imposante falaise de loess, à 0 m. 60 environ du sol, on aperçoit en effet une couche noirâtre parsemée de silex moustériens, d'éclats de taille et d'ossements d'animaux (os de cuisine). « Tous les silex trouvés sur cet emplacement sont associés à des rognons de calcaire siliceux, des os calcinés, des charbons et des os de mammifères : chevaux, bœufs, etc..., réduits à l'état de carbonate de chaux formant une couche qui tranche sur la terre argilo-sableuse » (7) composant l'escarpement des Creutes, propriété actuelle de Mme Sibien.

L'outillage se compose de couteaux, racloirs, pointes triangulaires, scies, perçoirs, lames diverses et de nombreux éclats de taille, certains portant des retouches d'utilisation. Il est, sans exception, en silex noir provenant du crétacé du coteau de Margny, sans aucune patine, ni aucun vernis, mais incontestable. Les silex n'ont

(4) Ces sauvages préhistoriques (homo néanderthalensis) présentaient un ensemble de caractères pithécoïdes qu'on ne retrouve dans aucune race primitive actuelle. Ils constituaient une espèce spéciale qui s'est éteinte sans laisser de descendants directs. (D'après M. Boule : Annales de Paléontologie, 1911-1913).

(5) A notre connaissance, il n'a pas encore été recueilli de bifaces du moustérien ancien dans les alluvions des environs de Compiègne.

(6) Mais sans aucune précision stratigraphique.

(7) D'après Quénéel : Station de l'époque moustérienne aux environs de Compiègne. - L'Homme préhistorique, 1904, p. 116. - Les silex recueillis par Quénéel ont été donnés à M. Schleicher, de Paris, secrétaire général de la Soc. Préhistorique Française, qui a bien voulu nous les confier pour examen. Nous l'en remercions vivement. - Le déblaiement des éboulis de la falaise, en cet endroit, a détruit une partie des creutes et de la station moustérienne. Le loess ainsi enlevé a été épandu dans les champs, au long de l'Oise, où l'on peut aujourd'hui y recueillir quelques silex moustériens.

pas été roulés par les flots de l'Aronde ou de l'Oise et leurs tranchants ne sont ni émoussés, ni altérés (8).

Coët rapporte dans ses *Tablettes d'Histoire Locale* (9) que les Creutes du Mont Ganelon creusées dans la masse du loess, non loin de la couche archéologique découverte par Quénel, contenaient des dépôts de cendres, de charbon et d'ossements d'animaux, puis, disséminés çà et là, des os sciés et des silex taillés. « Ceux-ci sont en silex pyromaque noir transparents à leurs extrémités et sans patine, les arêtes sont vives, non émoussées par le frottement. Presque tous conservent sur un de leurs côtés une partie de leur cortex... ».

Dans nos gisements du nord de la France, les outils très retouchés sont beaucoup plus rares. Les Moustériens ne se donnaient pas la peine de raviver l'arête d'une lame ébréchée ou émoussée. Comme le silex était abondant sur le lieu même de leurs habitations, ils remplaçaient facilement l'outil hors d'usage par un autre instrument sommairement accommodé pour la préhension (10).

D'après l'examen des silex de Clairoix, la station des Creutes doit être classée dans le Moustérien supérieur.

D'où venaient les hommes qui vécurent ainsi au pied du Mont Ganelon? Comment et pourquoi disparurent-ils de notre région? Nul ne peut le dire avec certitude, mais on peut affirmer aujourd'hui, que les Aurignaciens qui arrivèrent après eux dans la Vallée de l'Oise différaient complètement de leurs prédécesseurs (11).

La grande extension des glaciers nordiques allaient d'ailleurs modifier peu à peu leurs conditions d'existence. Sous l'influence des agents atmosphériques, l'érosion, poursuivant inlassablement son œuvre de désagrégation, entamait de plus en plus les collines tertiaires de Picardie. Sables et argiles entraînés par le ruissellement ou l'action éolienne formèrent de nouveaux limons ou loess qui recouvrirent les pentes des petites vallées adjacentes, enfouissant ainsi sous leurs dépôts les vestiges ou les traces des occupations humaines précédentes.

Les surfaces occupées par ces sables et les argiles tertiaires se rétrécissant continuellement finirent par modifier progressivement la topographie et l'hydrologie de la région au nord et à l'est de Compiègne.

Les nombreux petits cours d'eau qui descendaient des argiles tertiaires diminuèrent peu à peu de volume et beaucoup finirent même par disparaître complètement de la surface du sol donnant ainsi naissance aux vallées sèches limoneuses qui découpent les plateaux picards.

(8) La couche archéologique est si dure qu'il faut employer le pic pour l'entamer et en extraire le mobilier. Une pointe moustérienne à patine bleuâtre porcelainée a été recueillie à Clairoix, vers la rue Margot, par Quénel.

(9) E. Coët : Les Creutes du Mont Ganelon (T. II, 1887, p. 5). Cet auteur attribue ces vestiges à l'époque de la Magdeleine. On ignore ce qu'ils sont devenus, mais d'après la description des silex, identiques à ceux mis au jour par Quénel et par nous-même, l'outillage des creutes est certainement moustérien.

(10) Commont : Ouv. cité, p. 348. (Mémoires de la Sté des Antiquaires de Picardie, 1914).

(11) Commont, p. 634.

Bien que les Aurignaciens et leurs descendants Solutréens et Magdaléniens aient laissé en Picardie des traces certaines de leurs séjours ou de leurs passages dans les steppes de la vallée de la Somme (12) aucun préhistorien n'a jamais signalé aux environs de Compiègne, la découverte de campement, de grotte ou d'abri sous roche ayant été occupé par les hommes du paléolithique supérieur, ceux de l'âge du renne.

On peut toutefois rapporter à l'époque aurignacienne quelques lames à patine bleutée (couteaux, racloirs) ainsi que quelques silex de facture paléolithique à patine bleu-porcelainé que nous avons recueillis près du château d'Annel (13) (au nord de Janville), la plupart sur l'emplacement de tranchées militaires ayant atteint la couche des sables glauconieux.

Signalons encore une pointe à dos rabattu (type de l'abri Audi) à patine bleutée vermiculée de blanc que nous avons recueillie à l'ouest de Compiègne près du petit hameau de Bouquy, en direction de Montplaisir (14).

Ces découvertes témoignent que les chasseurs de rennes et de bisons séjournaient aussi à proximité des rives de l'Oise seule route naturelle praticable existant aux temps préhistoriques entre le nord et le centre de la Gaule.

Leurs expéditions de chasse comme leurs déplacements devaient s'effectuer principalement au long des vallées herbeuses ravinées par les débordements hivernaux. S'abritèrent-ils dans les creutes de la Merlière, sous cet énorme bloc de calcaire grossier émergeant de la plaine d'Annel, non loin de la briqueterie de Longueil où d'autres silex de facture paléolithique auraient été exhumés ? (15). Cette conjoncture que Coët signalait déjà il y a une cinquantaine d'année (16), nous paraît fort vraisemblable car les anfractuosités des rochers, les grottes ou les abris sous roche étaient alors leurs résidences favorites, le climat étant devenu plus rude.

Les silex recueillis à Longueil sont des outils abandonnés par d'infatigables chasseurs de bisons, grands de taille, au crâne dolichocéphale très développé, au front haut et large, des hommes de la race de Cro-Magnon, les premiers artistes que la Terre ait portée.

« Ils ont laissé dans les grottes qu'ils habitaient tant de témoignages de leur habileté manuelle, des ressources de leur esprit inventif, de leurs préoccupations artistiques et religieuses, de leurs facultés d'abstraction qu'ils méritent vraiment le glorieux titre d'*Homo Sapiens* » (17).

(12) Commont, p. 515 et suiv.

(13) Commune de Longueil-Annel (Oise).

(14) Montplaisir, hameau de la commune de Jonquières (Oise).

(15) Un certain nombre de silex à patine blanc-bleuté ont été recueillis en 1931 dans une des carrières de la briqueterie de Longueil, mais ils ont été emportés par un ingénieur venu étudier les différentes variétés de terre à brique de cette usine, ainsi que les argiles sparnaciennes sous-jacentes. Nous n'avons pu nous procurer qu'un seul échantillon, c'est une lame brisée au cours de l'extraction, en silex blond, retouchée sur l'arête et à la base.

(16) Les limons atteignent en cet endroit une grande puissance qui livrent leur secret lors de leur enlèvement comme terre à briques.

(17) Boule : Les hommes fossiles, p. 250.

Dans le nord de la France, l'ergon a cessé de se former dès l'époque solutréenne et le dernier sol paléolithique est la terre à briques résultant de l'altération du dernier loess. « Aucun dépôt géologique ne marquera donc dans notre région la durée de l'occupation solutréenne et magdalénienne, stade des temps quaternaires qui géologiquement nous apparaît comme relativement court » (18).

« Tous les géologues sont d'accord pour considérer l'époque magdalénienne comme une période sèche et froide révélée par la faune à caractère nettement arctique : Renne, Antilope saïga, Bœuf musqué, Lemming, Renard bleu, Glouton, Ours gris etc... » (19).

Puis sous l'influence des modifications climatiques consécutives à la régression des glaciers nordiques, les troupeaux de rennes émigrèrent petit à petit vers les régions scandinaves où nous les trouvons aujourd'hui cantonnés. La température devint plus clémente, les pluies abondantes favorisèrent l'extension des forêts où se multiplièrent les cervidés ainsi que les autres ruminants sauvages.

S'il apparaît en Europe des races humaines inconnues jusqu'alors et qui ont constitué dès ce moment le substratum de nos populations actuelles, on a reconnu que les races anciennes n'avaient pas complètement disparu et qu'on en retrouvait des traces importantes dans les populations néolithiques (20).

La faune est identique à la faune sauvage actuelle mais elle ne renferme pas encore de spécimens de nos animaux domestiques. C'est l'aurore d'une période nouvelle appelée : Mésolithique.

Des populations nouvelles et nombreuses se dévoilent peu à peu à la suite des patientes recherches des préhistoriens.

L'Humanité franchit une des étapes qui la conduit lentement de la barbarie à la civilisation.

L'époque azilienne, qui succéda à celle des chasseurs de rennes, n'a laissé, à notre connaissance, aucun vestige aux environs de Compiègne, mais comme le dit fort bien Commont, les objets en os ou en bois de cerf ne peuvent être découverts dans notre région. Pour caractériser l'industrie azilienne, il ne reste que l'outillage en silex comprenant des lames à faciès magdalénien, des petites lamelles finement retouchées, des petits grattoirs, des petits burins d'angle, etc...

Mais les outils microlithiques de cette nouvelle époque préhistorique ont une certaine analogie avec les silex pygmées de la civilisation tardenoisienne. De là, des difficultés très grandes pour classer les divers matériaux provenant des stations en plein air où toute stratigraphie est impossible.

Les huttes se groupent dans la vallée de l'Oise, près de la rivière, sur des bancs sableux, hors du point d'inondation de la basse plaine. C'est là que Quénéel a recueilli une quantité de silex tarde-

(18) Commont, ouv. cité, p. 636.

(19) Commont, ouv. cité, p. 613.

(20) Poisson: Les civilisations néolithiques et énéolithiques de la France (Revue Anthropologique, 1918 et 1929). - Parmi les individus exhumés de la sépulture néolithique de la Pierre Tourniche (près de Trosly-Breuil (Oise), certains possédaient tous les caractères anthropologiques des Magdaléniens.

noisiens : Buissonnet (près du confluent de l'Aisne), Choisy-au-Bac (bois de l'Ecureuil), Royallieu (lieux dits : le Coq Galleux, le Gord et le Hazoy). Leurs formes d'ailleurs très variées, peuvent se ramener pour la plupart à des types triangulaires, rhomboïdaux, trapézoïdaux ou semi-circulaires (21).

Ce sont des petits tranchets, des flèches dites à tranchant transversal, de fines lames à pointe aiguë, de petits grattoirs, des burins et une foule de petits silex de formes bizarres, dont l'usage nous échappe encore (22).

Il est probable que la pêche, pour laquelle les TardenoisienS utilisaient un certain nombre de ces silex si curieusement taillés, devait être leur principale occupation. D'autre part, le petit gibier était abondant dans la vallée et sa capture ne nécessitait pas l'emploi de pesants silex. Cette civilisation tardenoisienne ne paraît pas s'être développée dans notre région, car les stations de cette époque qui ont été jusqu'à présent signalées sont peu nombreuses. Les futures recherches modifieront peut-être notre opinion.

Les tribus paléolithiques n'avaient point connu la domestication des animaux. Sans doute, plusieurs espèces aujourd'hui assujetties à l'homme : cheval, bœuf, cochon, sont représentés dans les débris des repas des Troglodytes, mais ces animaux vivaient encore à l'état sauvage (23). Il faut attendre l'arrivée des Campigniens, premier flot d'un groupe de néolithiques tailleurs de silex qui s'est répandu dans la Gaule du Nord, en Belgique et dans la région littorale du Nord, pour que cette situation se modifie progressivement.

Avec la civilisation campignienne, nous franchissons encore un nouveau stade dans la chronologie des temps préhistoriques. Nous voyons apparaître les premiers indices d'une remarquable évolution des mœurs des populations anciennes ou nouvelles, de notre pays. Malgré leur passion ancestrale, pour la chasse et la pêche, les Campigniens comprennent tout le profit qu'ils peuvent tirer de l'élevage de certains animaux qui se sont laissés domestiquer comme le bœuf et la chèvre. Ils demanderont aussi à la terre douce qui avoisine leurs huttes, par un embryon de culture, les grains nécessaires à leur subsistance pendant la période hivernale.

L'art plastique commence aussi à se développer et l'on voit apparaître les premiers vases dans les fonds de cabanes des campigniens. Leur outillage lithique est de facture grossière; les silex sont taillés à grands éclats et ne possèdent plus la finesse des périodes précédentes. La culture du sol a nécessité la confection de pics en silex pour piocher et remuer la terre sableuse où pousseront les futures moissons. Outre le pic, un autre outil s'est développé rapidement dans les stations campigniennes : le *tranchet* qui devait servir à de multiples usages domestiques.

(21) Quénel: Les pointes de flèches de la période néolithique aux environs de Compiègne. - L'homme préhistorique, 1904, p. 9.

(22) Schleicher: Formes bizarres de quelques petits silex néolithiques des environs de Compiègne. - Congrès préhistorique de France, Nîmes 1911, p. 226. - Congrès A.F.A.S., Strasbourg 1920, p. 497.

(23) Dechélette: Manuel d'archéologie, p. 37.

Il est fort probable que des Campignièns stationnèrent sur les bords de l'Oise, à Royallieu, car Quénéel a recueilli, vers le Hazoy, de nombreux pics et tranchets d'un faciès spécial. On ne peut guère préciser davantage l'âge des silex retrouvés dans cette station, car les diverses industries lithiques y sont très mélangées, témoignage d'un long séjour en ce lieu des différentes populations qui s'y succédèrent jusqu'à l'aurore de l'Histoire.

Nos recherches aux environs de Compiègne nous ont fait découvrir une station campignienne sur le plateau qui couronne le Mont d'Huette (24), station paraissant pure de tout mélange car on n'y a jamais recueilli le moindre fragment de hache polie ou taillée. L'outillage est en silex de la craie provenant des affleurements de cette roche dans les environs immédiats (Jaux, Aiguisy). De taille grossière, les outils ont conservé une partie du cortex et leur patine est caractéristique de la station : blanc bleuté ou simplement légèrement bleuté. Nous y avons ramassé aussi des fragments de vases en terre noire ou rosée, parfois munis d'anses curieuses paraissant provenir de fonds de cabanes bouleversés par les travaux d'extraction des bancs de roches gréseuses qui couronnent le Mont d'Huette.

Par ailleurs, aucun indice sérieux de stationnement de campignièns n'a été signalé aux environs de Compiègne sauf dans la plaine du Hazoy, près de Saint-Sauveur.

Pendant la deuxième phase du néolithique qui suivit (dite de Robenhausen), la plaine de Royallieu fut encore occupée par quelques familles qui laissèrent, sur le sol ou dans leurs cabanes, de nombreux silex taillés ou polis. Ces silex de provenances diverses parfois même assez éloignées de la région (silex rubanné, dit lacustre) épars dans le limon sablonneux superficiel sont ramenés à la surface par les labours et les travaux agricoles. Quénéel fit à Royallieu (lieux dits : le Hazoy, le Gord, le Coq Galleux) de fructueuses récoltes de ces outils.

« Dix années de constantes recherches n'ont pas tari cette source d'instruments préhistoriques, quoique les principaux objets deviennent plus rares; mais l'ardeur du chercheur permet toujours de revenir avec une ample moisson puisque le sol ne contient rien autre chose, en fait de minéraux que des silex apportés par les premiers occupants et que la seule difficulté est de trier les innombrables outils, malheureusement ébréchés par les instruments agricoles, que le pied foule à chaque pas ». « Sous la couche de terre arable, on rencontre de nombreux foyers autour desquels se trouve toute l'industrie de ces temps lointains : des haches taillées et polies, des tranchets, des grattoirs, des percuteurs, des broyeurs, des lames, des scies; des retouchoirs, des polissoirs, des débris de poterie, de pointes de flèches » (25).

(24) Près de Varanval, commune de Jaux (Oise). C'était un point idéal pour un campement : plateau argilo-sableux, nombreuses sources à la base du mont, proximité de la rivière d'Oise et des carrières de silex de Jaux ou d'Aiguisy.

(25) Quénéel: La station préhistorique de Royallieu-Compiègne. - L'homme préhistorique, 1904, p. 224.

Au lieu dit « Le Gord », Quénel a découvert et fouillé en 1895, une sépulture néolithique contenant une quantité considérable de lames, de grattoirs, des perçoirs, des percuteurs, des broyeurs, du fer oligiste, des cornillons de chevreuil et de cerf ayant servi de manche aux perçoirs et aux lames, une coquille percée, des fragments de bracelets, des haches polies, des nucléi, des pointes de lance et de javelot, des flèches de variétés différentes ».

Un peu plus en aval, au Hazoy, Quénel a également « découvert une sépulture dolménique mesurant 6 mètres de longueur et 2 m. 50 de largeur. Sur les dalles du fond reposaient environ une douzaine de squelettes, des jeunes gens et des adultes ». Le monument n'existait plus, ayant été détruit par les travaux agricoles. Le mobilier funéraire n'était pas très riche et comprenait seulement deux haches polies, deux retouchoirs, un ciseau, un poinçon en os et plusieurs pointes de flèches à tranchant transversal (26).

Royallieu devait avoir, à cette époque, une certaine importance. Les huttes dépourvues de confort et d'élégance, étaient groupées sur un ou plusieurs espaces resserrés, qu'entourait peut-être déjà un enclos protecteur, près du bord de la rivière. Un gué permettait de franchir facilement l'Oise (en face des premières maisons de Jaux) pour aller s'approvisionner de silex aux flancs de la colline qui borde la rive droite et pour chasser dans la région voisine.

Aux abords du confluent de l'Aisne, dans la partie argilo-sablonneuse de la plaine qui entoure la ferme Derême et la maison du passeur, Quénel a retrouvé des lames ou couteaux en silex, des grattoirs, des pointes de flèches barbelées et pédonculées, des haches polies en schiste, en quartz, en silex ou en diorite noire et verte, un ciseau taillé dans une hache polie ainsi que de nombreux silex de toutes formes et d'usages multiples.

C'était probablement un point de campement en raison du gué qui traversait alors l'Oise en aval du confluent. D'ailleurs les dragages de cette partie de la rivière ont ramené au jour de nombreux objets et outils néolithiques, notamment une hache polie dans sa gaine encore pourvue de son manche en bois de cerf (27), un grand couteau en silex emmanché dans un morceau de bois de cerf (28), un poignard de 0 m. 18 de longueur (29) et une lame-ciseau de 0 m. 24 de longueur, tous deux en silex du Grand-Pressigny (30), des haches-marteaux ou casse-tête en bois de cerf (31), etc...

A quelques pas du gué du confluent, entre la route nationale 32 et la rive droite de l'Oise, existait encore, il y a un siècle,

(26) Quénel: Découverte d'un dolmen dans la plaine de Royallieu-les-Compiègne. - *L'homme préhistorique*, 1903, p. 159.

(27) Acquisée par M. Boulet, de Fleurines (Oise), dont la collection est aujourd'hui dispersée.

(28) En possession de M. Léognany, à Clairoix (Oise).

(29) Ancienne Collection Boulet, à Fleurines. Ce poignard avait été ramassé par Quénel sur un tas de graviers déposés au pont de Soissons, graviers provenant des dragages du confluent.

(30) Communication faite par M. Poirmeur à la Société Historique de Compiègne, Avril 1932.

(31) Anciennes Collections Boulet et Plessier. - Pour les pièces de la collection Plessier, aujourd'hui dispersée, voir *Bull. Soc. Historique de Compiègne*, T. XIII, p. 48.

un beau tumulus en partie détruit lors de l'établissement de la voie du chemin de fer du Nord. On voit encore son emplacement mais il est impossible d'en connaître les caractéristiques. On sait seulement qu'il contenait un certain nombre de silex taillés néolithiques (32).

La civilisation néolithique a laissé autour de Compiègne de nombreux vestiges, mais il est encore bien difficile de préciser exactement tous les points de stationnement des familles ou tribus, l'emplacement de leurs cabanes, de leurs sépultures et de leurs ateliers de taille du silex.

Partout, en forêt comme dans les plaines, on retrouve, bien souvent sporadiquement, des silex taillés ou polis, car les véritables stations sont rares (33).

Le Mont Ganelon était occupé par des néolithiques, mais l'état boisé du plateau ne nous a pas permis de préciser les points habités. Nous avons néanmoins pu explorer deux petites stations au bas des pentes orientales de cette colline, non loin du hameau d'Annel, l'une au lieu dit la Cerisaie, l'autre au bois des Aunettes. D'après l'outillage que nous y avons recueilli, elles doivent être classées dans le Robenhausien I (34).

Sur le plateau de Margny, les silex taillés ou polis ne sont pas rares, principalement autour de la ferme de Corbeaulieu, mais on ne peut savoir s'il y eut en cet endroit quelques cabanes de néolithiques, car il n'y a aucun point d'eau dans le voisinage.

Il n'est pas une localité autour de Compiègne qui n'ait fourni quelques-unes de ces belles hachettes en silex ou en roche rare importées qui font la joie des amateurs.

Si les Néolithiques, comme les peuplades qui les avaient précédés, habitaient de préférence le bord des rivières qu'ils sillonnaient de leurs pirogues légères, ils se réfugiaient en cas de danger sur certaines hauteurs qu'ils savaient mettre en état de défense.

Ce choix très judicieux des escarpements les plus difficiles d'accès pour y établir leurs refuges limitait ainsi le travail de protection qui consistait en l'établissement d'un profond fossé et d'un rempart formé de pierres et de la terre extraite du fossé.

Aux environs de Compiègne, on peut citer les camps de Saint-Sauveur (au carrefour de la Fontaine Saint-Jean), de Saint-Pierre en Chastre, du Mont Ganelon, de Chevincourt, de Montigny-Lengrain (le Chatelet). De ces refuges, toujours construits près d'une source, la vue s'étend fort loin vers l'horizon et permettait de faire des signaux par feux et de communiquer ainsi avec les camps du voisinage.

(32) D'après le témoignage de M. Baurain, de Compiègne, membre de la Soc. Préhistorique Française, décédé vers 1925.

(33) Emplacements où les Néolithiques paraissent avoir séjourné: Ferme de Fay, près de Saintines - Plaine du Hazoy, au nord de Béthisy-Saint-Pierre (Campignien ?) - Orrouy - Champlieu - Mont-Berry - Confluent de l'Aisne - Buissonnet.

(34) M. Hémery: Les stations néolithiques d'Annel (Oise). Nous avons aussi recueilli des silex néolithiques sur le versant de Bienville, près de la Montagne fondue.

Les Néolithiques avaient le culte des morts. Ce sont eux qui construisirent ces vastes tombeaux en pierre, sépultures collectives ou plus probablement familiales, si typiques du bassin de l'Oise et de la Seine, dans lesquelles ils déposaient pieusement leurs morts, sépultures appelées *allées couvertes* qui ont été mises au jour à Saint-Pierre-les-Bitry, au Chatelet de Montigny-Lengrain, à Roilaye, près de Saint-Etienne, à Royallieu (35) à Suzoy, etc... Ils utilisaient aussi parfois des rochers pour ensevelir en-dessous leurs morts, comme à la Pierre-qui-Tourne, près de Trosly (36), ainsi qu'au Mont Mègre à Orrouy (37) ou bien encore de petites grottes creusées de main d'homme au flanc des coteaux comme à Feigneux (38), Séry-Magneval (39), Glaignes (40), situées à quelques kilomètres au sud de Compiègne.

De l'examen de tous les squelettes exhumés des tombeaux néolithiques de notre région, on remarque que la grande majorité des crânes sont dolichocéphales; certains se rattachent même nettement au type de Cro-Magnon (41), lequel loin de disparaître avec la fin des temps paléolithiques, a persisté longtemps dans diverses contrées.

On voit apparaître de plus en plus dans les sépultures des types d'une nouvelle race, au crâne brachycéphale, celle de l'*Homo Alpicus* dont les premiers spécimens ont été recueillis dans la grotte azilienne d'Ofnet, près de Nordlingen (Bavière).

La contemporanéité de ces brachycéphales et des descendants des vieux dolichocéphales du paléolithique, ne saurait être douteuse, puisque plusieurs des squelettes exhumés des grottes de la Lozère par le Dr Prunières portent encore dans leurs os les flèches néolithiques qui les ont percés et qu'ils avaient dû recevoir des envahisseurs néolithiques dont les crânes se retrouvent dans les dolmens (42).

(35) Voir la liste des publications concernant ces sépultures dans le tome I de l'Archéologie de l'Oise (Bibliographie topographique) du Dr Soubeiran. Signalons encore près de Compiègne, un ossuaire découvert à Jaux en 1810, au-dessus d'une extraction de craie dite carrière Desroule, au long du chemin conduisant au bois de Plaisance. Les squelettes étaient entassés sans ordre, mais on ne sait s'il y avait avec eux quelques objets funéraires. Il est impossible de dater ce tombeau. Graves. - Notice arch. du Dépt de l'Oise, p. 50.

(36) Plessier: La pierre Torniche ou pierre qui tourne, du mont Saint-Mard, forêt de Compiègne. Bull. Soc. Hist. de Compiègne, T. I, p. 82. - Cette sépulture, d'une famille probablement vénérée dans la région, était signalée aux passants par des menhirs indicateurs placés au bord des chemins. Deux de ces menhirs ont été trouvés en place par notre regretté collègue Boutanquoi. (Découverte scientifique de deux menhirs indicateurs d'une sépulture sous roche ou chambre sépulcrale à Trosly - Vieux-Moulin (Oise). - Bull. Soc. Préhistorique Française, 1911, p. 647). L'un était placé sur le bord de l'Aisne, à la ferme de la Borne Trouée (menhir nord), l'autre au long du chemin des Brioleurs (menhir ouest, détruit par l'armée française au cours de la guerre 1914-1918).

(37) P. Broca: Caverne sépulcrale du Mont Mègre, commune d'Orrouy. Bull. Soc. d'Anthropologie, 1863, p. 510 et 1864, p.p. 56, 710, 718.

(38) Topinard: Grotte néolithique de Feigneux. - Bull. Soc. d'Anthropologie, 1887, p. 527.

(39) Abbé Barraud: Sépulture de Séry-en-Valois. - Bull. Comm. Archéo. du Diocèse de Beauvais, II, 1847, p. 90.

(40) Galland: Notice sur une sépulture préhistorique découverte en septembre 1874 dans le parc du château de Glaignes. - D'autres découvertes du même genre ont été faites aux environs de Creil (Oise), en 1816 (Grotte du Retour, Nogent) et en 1922 (Grotte du Petit Thérain, à Thiverny). Voir la bibliographie dans: Soubeiran - Archéologie de l'Oise.

(41) Comme ceux exhumés à la Pierre Torniche, près de Trosly.

(42) D'après M. Boule. - Les hommes fossiles, p. 343.

Cette invasion de la Gaule par des peuplades de type brachycéphale a fatalement donné lieu à des croisements sanguins avec les autochtones, d'où la naissance d'un type humain intermédiaire dit mésocéphale.

Avec la civilisation néolithique et ses divers courants ethniques (43) se développèrent des relations commerciales de plus en plus étendues avec les pays produisant les magnifiques hachettes polies en roches rares (Bretagne notamment) et avec les tailleries de silex du Grand Pressigny (Indre-et-Loire) comme l'attestent les beaux spécimens recueillis, aux environs de Compiègne, relations qui ne firent que s'accroître dès l'énéolithique.

Nos rivières, si tranquilles, seules voies de communication faciles à cette époque lointaine, étaient sillonnées par des pirogues monoxyles creusées, à la manière des peuplades primitives, dans des troncs d'arbres centenaires et les nautes de cette civilisation disparue, furent certainement les caravaniers qui apportèrent dans notre région, au deuxième millénaire, les premières armes en cuivre ou en bronze importées ou copiées sur celles de l'Orient, ainsi que les premiers bijoux en or et les pierres précieuses destinées à enrichir les colliers de parure.

III. - PROTOHISTOIRE

Au déclin de la civilisation néolithique apparurent en Gaule, vers le milieu du troisième millénaire, les premières armes en métal, importées ou copiées sur celles de l'Orient. Mais ce n'est, croyons-nous, qu'au début du deuxième millénaire que le cuivre, puis le bronze, firent leur timide apparition dans les régions du nord de la Gaule.

Ils donnèrent ainsi naissance à l'époque protohistorique, aussi appelée *Âge des métaux* dans les anciens manuels d'archéologie ou d'histoire.

A l'aurore de cette nouvelle phase de l'évolution humaine, connue sous le nom d'énéolithique, correspond la belle période de construction des mégalithes : dolmens, menhirs et cromlechs — dont on peut voir quelques spécimens dans le département de l'Oise.

Aux environs de Compiègne, il faut signaler le cromlech de l'Arbre, non loin d'Attichy, près de la ferme du même nom.

Situé dans un ravin, descendant du plateau de Moulin-sous-Touvent, à la naissance du rû de Milleville, petit affluent de l'Aisne, cet antique monument mégalithique est formé de quatre grosses

(43) G. Poisson: Dans son étude sur les civilisations néolithiques de la France parue dans la Revue Anthropologique 1918-1929, cet auteur dit qu'à l'époque néolithique, il ne faut plus considérer seulement des civilisations successives, mais admettre l'existence simultanée de plusieurs d'entre elles. Notamment il convient de distinguer une civilisation robenhausienne proprement dite, celle des palafittes et des premiers camps fortifiés, et une civilisation mégalithique proprement dite.

pierres en calcaire grossier disposées en cercle près de la Fontaine de l'Arbre, à proximité du bosquet appelé « La Queue de Rome » (1). Deux blocs carrés occupent le centre de ce cromlech dont on ignore l'origine, car la tradition locale est muette à son sujet, bien qu'elle doive avoir quelque rapport avec le culte des Fontaines déjà en honneur au néolithique (2).

Les six pierres fichées de Rhuis faisaient-elles autrefois partie d'un cromlech? C'est probable, bien qu'on ne possède que peu de renseignements sur cet antique monument. Il ne reste plus depuis 150 ans qu'une seule pierre profondément fichée dans la vallée de l'Oise, non loin de la rivière, les autres ayant été détruites par la main de l'homme.

D'autres mégalithes ont été signalés par Graves (3) dans les environs de Compiègne : la Pierre Monicart, sur le plateau du Ganelon, à Clairoix; la Pierre Lanfroy, à Villers-sur-Coudun; la Pierre Marie-Colette, à Orrouy, mais ces pierres n'ont aucun caractère « druidique ». Il en est de même des « menhirs » de Cuise-la-Motte, pierres fichées qui ne sont que d'épais morceaux de rochers calcaires ayant glissé de leur gisement naturel, comme aussi de certaines grosses pierres citées par Boutanquoi, en 1913 (4).

Il paraît fort probable qu'en France, la plupart des bourgades établies aux temps néolithiques ont été occupées également aux époques ultérieures. Mais, tandis que les outils et les instruments de pierre fragmentés ou mis hors d'usage, étaient dispersés ou abandonnés autour des foyers, les habitants conservaient avec soin, en vue d'une refonte, les anciens objets métalliques et tous les déchets de cuivre ou de bronze (5). C'est pour cette raison qu'un grand nombre de fonds de cabanes de l'époque protohistorique ne livrent, le plus souvent, que de minimes débris de métal. Néanmoins, d'après les découvertes faites par Quénéel à Royallieu, il est certain que la station néolithique dont nous avons déjà parlé, fut également habitée à l'Age du bronze.

Un certain nombre de fonds de cabanes existant dans la plaine du Coq Galleux et du Gord, non loin de la rive gauche de l'Oise, doivent dater de cette époque, car Quénéel rapporte (6) y avoir trouvé « une quantité de petits débris de bronze disséminés sur le sol, des boutons et autres objets dont l'usage est inconnu, des bouts de ceinturon en bronze gravé et des crochets de même métal, des fragments de tintinnabulum et de haches en bronze » ainsi qu'une grande pointe de flèche barbelée et pédonculée en forme de

(1) Graves: Répertoire archéologique du Dép^t de l'Oise, p. 18.

(2) Graves a classé dans la catégorie des cromlechs le « Parc aux Loups », construction cyclopéenne édifiée dans les bois du plateau du Mont du Croc, près de Couloisy (Oise), ce qui est une erreur reprise par tous les historiens locaux. Il s'agit, en réalité, d'un sacellum gallo-romain, à double muraille quadrangulaire. On y a recueilli divers objets en silex, notamment des haches polies, des médailles romaines et des ustensiles du moyen-âge (?) - Notice archéologique, 1856, p. 19.

(3) Graves: Ouv. cité, p. 15 et suiv.

(4) Boutanquoi: Folklore de quelques grosses pierres de l'arrondissement de Compiègne. - Bull. Soc. Préhistorique Française, 1913, p. 486.

(5) Déchelette: Ouv. cité, p. 121.

(6) Quénéel: La station préhistorique de Royallieu-Compiègne. - Revue L'Homme préhistorique, 1904.

harpon. Au mois d'avril 1913, Quénel avait même la bonne fortune de déterrer un dépôt de bronzes au lieu dit : le Port-Varin (cadastre de Compiègne, section D, n° 533) sur les indications d'un ouvrier agricole qui avait recueilli en cet endroit, deux haches à douille en arrachant des betteraves l'année précédente (7).

Ce dépôt enfoui à 0 m. 30 de profondeur, comprenait 17 pièces : neuf haches à douille, trois haches hors d'usage, un bracelet, un petit culot de bronze et une belle poignée d'épée (8). D'après sa composition, cette cachette de fondeur remonterait à quelques cinq ou six siècles avant l'ère chrétienne (Bronze IV des archéologues).

D'autres armes en bronze avaient été recueillies auparavant aux environs de Royallieu : citons d'abord une épée remarquable par sa forme allongée qui rappelle les belles épées de bronze hallstattiennes de l'antique Séquanais (9) trouvée en 1830 au cours des travaux effectués à Venette pour l'établissement du barrage éclusé, ainsi qu'un poignard de bronze dont la lame allongée et pointue porte une nervure médiane; puis une lame ramassée par Quénel près du Clos des Roses, non loin du gué de Venette.

En 1911, des ouvriers travaillant dans la plaine des Sablons, près du lieu dit « La Justice » (cadastre de Compiègne, section C entre les numéros 1170 et 1172), découvrirent une cachette de fondeur comprenant une lance en feuille de saule, deux haches à ailerons, six haches à douille, huit fragments de haches diverses, un tronçon de lame d'épée et un culot de creuset pesant 2 k. 800 (10). Signalons encore la cachette des Arzilliers, en forêt de Compiègne, qui contenait un magnifique chaudron en bronze importé d'Orient (11) et la découverte d'une quinzaine de kilos d'objets ou d'armes brisés en bronze, effectuée en 1883 dans la grèvière du Buissonnet (12).

Ces cachettes sont-elles l'œuvre d'habitants de la région compiégeoise ou de fondeurs ambulants colportant d'une tribu à l'autre les divers produits de leur industrie artisanale ? Il est difficile de se prononcer, mais tout porte à croire que ces dépôts ont été confiés à la terre par des artisans nomades dont on a retrouvé l'un des ateliers, avec les moules en terre cuite, sur le plateau du Mont Saint-Pierre, près de Vieux-Moulin.

(7) Ces deux haches avaient été déposées à l'Hôtel de Ville de Compiègne pour prendre place dans les vitrines du Musée Vivenel, mais elles furent « conservées » par le concierge-gardien de ce musée. Elles sont actuellement en la possession de la famille de M. Villette.

(8) Schleicher: Une cachette de l'Age de Bronze des environs de Compiègne (Oise), découverte par M. Clément Quénel. - Bull. Soc. Préhistorique Française, 1913, p. 206.

(9) Hémary: Les découvertes archéologiques du barrage éclusé de Venette (Oise). - P.V. Soc. His. de Compiègne, 1934, p. 19. - Longueur de l'épée 0 m. 65, largeur de la lame 0 m. 03. La soie, plate, sans rebords, épouse la forme de la poignée. Longueur du poignard 0 m. 22, largeur de la lame 0 m. 03. La base arrondie est percée de 4 trous pour le passage des rivets de la poignée.

(10) Plessier: Cachette de l'Age du Bronze à Compiègne. - Bull. Soc. His. de Compiègne, 1913, p. 99.

(11) Hémary: Une cachette ignorée d'un fondeur ambulant de l'Age du Bronze. - P.V. Soc. Hist. de Compiègne, 1934, 1936, p. 139.

(12) Déchelette: Manuel d'archéologie. - Appendice.

L'enfouissement était alors la meilleure sauvegarde du précieux métal, en raison de l'insécurité des habitations de l'époque, pauvres huttes de terre dépourvues de toute fermeture métallique.

Le possesseur de ces dépôts, parfois très pesants, marquait sans doute de quelque signe secret le lieu de sa cachette que les circonstances ou tout autre événement fortuit ne lui permettaient pas de retrouver (13).

Vers le XII^e siècle avant l'Ere chrétienne, l'usage du bronze se répandit davantage dans la population de notre région, concurremment avec l'outillage en silex, en bois ou en os dont elle se servait alors (14). On voit donc apparaître la lance, l'épée, la hache à talon puis celle à douille. Enfin les beaux casques en bronze de type italique, pièce rarissimes de nos musées.

Nombreuses sont les découvertes d'armes en bronze faites autour de Compiègne. Mais toutes ne sont pas parvenues à notre connaissance, car ce métal ayant toujours eu une certaine valeur intrinsèque, beaucoup de pièces intéressantes mises au jour, ont été vendues aux marchands de ferraille qui, de tout temps, parcoururent nos routes et nos villages.

Grâce à la protection des eaux fluviales, une quantité importante d'armes et d'objets de l'Age de Bronze a pu parvenir jusqu'à nous. Les dragages de l'Oise et de l'Aisne ont permis de recueillir de nombreuses pièces dispersées pour la plupart, dans les musées ou dans les collections archéologiques de certains amateurs comme Paul Barbier et Plessier, de Compiègne, Boulet, de Fleurines (Oise) (15), Comte Costa de Beauregard, de Longueville (Seine-Inférieure), sans oublier celle de l'auteur de cette étude (16).

Si la population de notre vallée aimait l'agréable séjour des bords de l'Oise, elle habitait aussi les plateaux qui couronnent certaines petites collines de la région, comme le Mont Ganelon ou le Mont Saint-Pierre. D'importantes et précieuses découvertes y ont été faites, mais hélas! elles ne sont pas toutes parvenues jusqu'à nous.

C'est ainsi que de magnifiques bijoux en or datant de l'Age de Bronze ont été mis au jour sur le Ganelon en 1784, 1787 et 1880 (17),

(13) Ces cachettes sont toujours situées auprès des vieux chemins.

(14) On ne connaît pour les premiers temps de l'Age du bronze, néolithique compris, que la découverte aux environs de Compiègne de deux petites hachettes plates, en cuivre, provenant des dragages de l'Oise (Dr Lesguillons. - Bull. Soc. Hist. de Compiègne, T. VI, p. 43) et de quelques haches à bords droits recueillies à Coudun, à Jonquières et dans les dragages de l'Oise.

(15) Ces trois collections sont aujourd'hui dispersées.

(16) La collection Hémerly est entrée au Musée Vivenel de Compiègne en 1938. (Voir la bibliographie du Dr Soubeiran).

(17) Au mois de septembre 1784, on recueillit sur le Ganelon un collier en or façonné en basin agrémenté d'un anneau d'or de deux pouces de diamètre et de 3 à 4 lignes d'épaisseur qui fut vendu 1.500 livres à M. Warmé, orfèvre à Compiègne. Mais le Contrôleur des Domaines vint trouver l'acquéreur pour lui demander le paiement du tiers de cette somme comme imposition extraordinaire. - En 1787, d'autres bijoux en or furent exhumés dans la partie septentrionale du plateau: collier, bracelet et un anneau pesant onze onces dont les bouts n'étaient pas fermés. Un casse-tête en roche verdâtre accompagnait la cachette. (M. Hémerly: Le fort du Mont Ganelon. - Bull. Soc. Hist. de Compiègne, T. XXI, p. 145). Ces bijoux furent aussi vendus à M. Warmé pour la somme de 880 livres. - Vers 1880, un bracelet en or massif pesant 191 grammes, fait d'une tige de métal brut a été découvert au lieu dit le Haut de l'Hermitage. - Des épées, haches, couteaux en bronze, ont été aussi exhumés du Mont Ganelon (quelques spécimens au Musée Vivenel provenant, paraît-il, de la cachette de Giraumont).

de même que des armes en bronze, sans parler de la cachette de Giraumont, dépôt de bronzes — pour la plupart brisés — trouve dissimulé sous une énorme pierre et qui est allé enrichir les collections de notre musée des Antiquités Nationales (18).

Mais de toutes les découvertes que nous venons de signaler, la plus importante est, sans conteste, celle du plateau de Saint-Pierre-en-Chastre, près de Vieux-Moulin, en forêt de Compiègne (1860). Elle se composait de 532 pièces diverses mises au jour lors de recherches effectuées dans les fonds de cabane d'artisans de l'Age de Bronze, découverts dans l'enceinte du camp anhistorique, occupé plus tard par un prieuré de Célestins. Citons notamment : 3 moules en terre pour hache à talon, pour épée et pour épingle, 1 moule en bronze pour lingot, 16 ciseaux, 3 haches, 1 gouge, 88 lingots, 3 couteaux, 46 burins et poinçons, 11 clous et rivets, 8 aiguilles, 12 hameçons, 14 pinces, 4 épées, 7 poignards, 2 lances, 3 pointes de flèche, 143 épingles, 14 bracelets, 1 bague, 128 anneaux, 3 rouelles, 3 boutons, 3 appliques, 1 tube en spirale, 14 objets indéterminés, 1 brunissoir en pierre et 1 vase en terre (19).

Nous ne savons évidemment que peu de choses sur ce qui s'est passé dans notre région pendant la durée de l'Age de Bronze représentant en Gaule plus d'un millénaire d'années. Pendant cette longue période, il est certain que les rites funéraires se sont modifiés à plusieurs reprises par suite de multiples influences. L'inhumation des corps généralement collective, qui était déjà pratiquée à l'époque néolithique, sera encore usitée au début de l'Age de Bronze, mais le plus souvent par tombe individuelle; puis l'incinération des cadavres deviendra la règle générale jusqu'à l'époque gauloise. Parmi les nécropoles connues de notre région, citons d'abord celle de la Montagne de Genancourt, près de Cuise-la-Motte qui paraît être la plus ancienne. Au cours de travaux effectués dans une sablière en 1872, cinq tombes individuelles, construites en caisson au moyen de huit grosses pierres plates posées de champ, furent mises au jour sur le rebord du plateau de Croutoy. Avec les squelettes, on recueillit quelques lames de silex. Il est probable que d'autres tombes doivent encore exister en cet endroit (20).

La nécropole du carrefour d'Aumont, dans la région forestière du Buissonnet, découverte en 1927, au cours de l'exploitation des bancs de graviers alluvionnaires, se composait : 1° de plusieurs tombes individuelles creusées dans la grève sous-jacente à la couche sablonneuse superficielle, dont il nous a été impossible de pouvoir préciser l'origine, faute de mobilier funéraire, sauf celle d'un homme enterré accroupi dans une fosse profonde de 2 m. 20. Une hache en bois de cerf posée sur sa tête, un poinçon en os et un petit silex (tranchet) accompagnaient le corps dans sa dernière

(18) Feigné-Delacourt : Découverte d'armes et d'instruments en bronze à Giraumont (Oise). Bull. Comité Archéol. de Noyon, 1862 p. 206.

(19) E. Chantre : L'Age de Bronze, T. I, p. 33; T. III, p. 138. Consulter également la bibliographie du Dr Soubeiran, dans le tome I de « l'Archéologie de l'Oise, 1926 ».

(20) D'après un dessin conservé à la bibliothèque de Compiègne.

demeure (21); 2° de fosses circulaires en forme de cuvette, remplies de terre sableuse, très noire et d'ossements humains calcinés. Parfois, un vase occupait le centre de la fosse. Dans l'une d'elle, on recueillit une fibule en bronze qui avait été déposée sur le petit tas d'ossements calcinés; 3° d'urnes cinéraires de grandes dimensions, placées chacune dans un trou carré, sur une plaquette de calcaire feuilleté provenant du sommet du Mont Saint-Mard ou des hauteurs boisées du massif des Beaux-Monts. Chaque urne renfermant les restes incinérés d'un individu, était obturée également par une petite plaquette de calcaire très dur. Mais le poids de la pierre, joint à celui de la terre de recouvrement, devait produire l'écrasement de la poterie assez fruste.

Un autre champ d'urnes et de sépultures par incinération paraissant dater de la même époque fut découvert en forêt de Compiègne au cours de travaux de reboisement dans le canton des Secneaux en 1861, malheureusement on ne possède que peu de renseignements sur cette intéressante nécropole (22).

Les Celtes avaient une religion mêlée à coup sûr de nombreuses pratiques de magie et de sorcellerie, qui consistait surtout dans l'adoration des forces de la nature. Imbus des croyances animistes si répandues chez les primitifs et saisis de respect et de crainte devant les phénomènes du monde extérieur, ils prêtaient au ciel, à la terre, au soleil, aux orages, aux sources, aux lacs, aux forêts, aux arbres, une personnalité divine (23).

Les sources furent particulièrement vénérées dans notre région et ce culte se perpétua dans les villages jusqu'au xx^e siècle. « Cette sorte d'adoration, dit Graves, doit avoir eu pour cause principale, les propriétés thérapeutiques dont jouissent, dans des conditions diverses, la plupart des eaux sortant de terre » (24).

Nous connaissons plusieurs sources aux environs de Compiègne, Lévignen (25), Saint-Sauveur (26), qui furent l'objet de ce culte dès le deuxième millénaire avant l'ère chrétienne. Les sables de ces fontaines renferment, en effet, un certain nombre de silex taillés : pointes de flèches, grattoirs, lames, couteaux, etc., brisés

(21) M. Hémerly: Découverte d'une sépulture néolithique au carrefour d'Aumont, près de Compiègne. - Bull. Soc. Préhistorique Française, 1931, p. 142. - P. Royer: Ossements humains provenant de la sépulture néolithique du carrefour d'Aumont, près de Compiègne. - Bull. Soc. Préhistorique Française, 1931, p. 145.

(22) Des vases en terre fort grossièrement façonnés à la main, offrant tous les caractères d'une haute antiquité, furent exhumés, il y a près d'un siècle, au carrefour des Secneaux. Ils ont été déposés au Musée des Antiquités nationales sous les nos 14.984 et 14.985. (Dict. Archéo. de la Gaule, p. 301). D'autre part, Graves signale dans son Répertoire archéologique (p. 61): des vases en poterie noire déterrés près de la Faisanderie, paraissant, par la rusticité de leur galbe, appartenir à l'ère gauloise. Il est probable qu'il s'agit de la même découverte. D'après G. Boutanquoi, le canton graveleux du Buissonnet aurait fourni également des sépultures par incinération d'époque protohistorique.

(23) Déchelette: Manuel d'archéologie, T. II, p. 410.

(24) Graves: Notice archéologique....., p. 73. - Deladreau et Pihan: Géographie physique et historique du Dép^t de l'Oise.

(25) De Givenchy: Découverte de pointes de flèches en silex dans une source à Lévignen (Oise). - Bull. Soc. Préhistorique Française, 1921.

(26) Hémerly: L'origine préhistorique du culte des sources confirmée par des découvertes récentes faites en forêt de Compiègne. - Soc. Hist. de Compiègne, P.V. 1922, p. 61.

intentionnellement dans la source pour remercier les dieux de leurs bienfaisantes guérisons.

Certaines grosses pierres de notre région étaient l'objet de pratiques superstitieuses, croyances qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours, malgré l'anathème de l'Eglise, tant elles étaient profondément enracinées parmi nos populations rurales (27).

Bien qu'ils soient connus, sous leur nom chrétien, il est hors de doute que ces mégalithes avaient depuis longtemps déjà attiré l'attention des populations gauloises et probablement des tribus néolithiques, puisqu'ils sont généralement situés dans le voisinage de sources renommées (28).

Mais l'Age de Bronze, pas plus que les civilisations immédiatement antérieures, ne nous a laissé aucune image des fêtes religieuses, danses, sacrifices et cérémonies diverses qui devaient s'accomplir dans les enceintes sacrées ou près des grandes sépultures, les temples faisant probablement encore défaut (29).

La civilisation hallstattienne qui lui succéda en Gaule, vers le IX^e siècle avant notre ère, se cantonna surtout dans ses provinces orientales. C'est elle qui introduisit, avec les premières armes en fer, l'industrie sidérurgique que les Celtes développèrent d'une façon étonnante dès la fin du VI^e siècle, ainsi qu'en témoignent les nombreuses nécropoles des plaines de la Champagne (30).

A cette époque, s'opère un renouvellement profond de la population sous l'influence de la poussée celte.

Les nouveaux immigrants ne formaient probablement pas une race très pure; ils étaient un composé de types anthropologiques variés. Mais ils constituaient un peuple ou, si l'on veut, un groupe de peuples avec une langue commune chez lesquels les coutumes et les mœurs s'étaient unifiés par le travail des siècles (31).

Ils étaient du reste en contact étroit avec les Germains, puisque c'est dans les régions avoisinant le Rhin moyen que se constitua cette nouvelle culture, laquelle se répandit bientôt par la force des armes dans toutes les directions.

L'expansion celtique dans notre région semble s'être produite vers 500 avant J.-C.; elle supplanta bientôt la vieille civilisation ligure profondément enracinée chez les autochtones.

Mais de profonds bouleversements ethnographiques devaient survenir deux siècles plus tard. Des tribus, encore barbares, qui étaient restées jusque-là dans les froides plaines germaniques, sans liaison économique avec les peuplades émigrées en Gaule, fran-

(27) Pour plus amples renseignements sur ces pierres, consulter les notices de: 1^o Boutanquoi: Folklore de quelques grosses pierres de l'arrondissement de Compiègne. - Bull. Soc. Préhistorique Française, 1913, p. 486. - 2^o Graves: Notice archéologique sur le Département de l'Oise, 1856, p. 16.

(28) Graves, loc. cit.: La plupart des sources citées par Graves sont placées sous le vocable de saints renommés, car les premiers évêques, désespérant de triompher du vieux paganisme gaulois, ne crurent pouvoir mieux faire que de donner la consécration de l'Eglise au culte des fontaines.

(29) D'après Déchelette, loc. cit. T. II, p. 409.

(30) D'où le nom de Marnienne qui a été donné par les archéologues à cette période, longue de deux siècles (de 500 à 300 ans avant notre ère) et qui n'est pas connue dans la vallée de l'Oise.

(31)

chissent en force le Rhin, attirées, elles aussi, par la douceur relative de notre climat et la richesse des terres et des pâturages.

C'est à la suite de cette nouvelle invasion que toute la partie du territoire situé au nord de la Seine, subit une profonde transformation ethnique. Les envahisseurs germaniques, désignés sous le nom général de Belges, se heurtèrent certainement à une assez sérieuse résistance des habitants celtes et ligures, mais ceux-ci furent, en majeure partie, contraints de céder le terrain et de chercher asile plus au sud (32).

L'auteur des « Commentaires » signale lui-même, d'après les renseignements qu'il avait recueillis auprès des Gaulois, l'expulsion des anciens occupants celtes par les envahisseurs belges. Ceux-ci se répandirent dans les plaines du nord de la Gaule et s'établirent notamment dans les vallées de l'Aisne et de l'Oise.

Comment l'occupation se fit-elle et quels changements a-t-elle introduits dans notre fonds ethnique ? La question, comme le dit si bien Pierre Bernus (33), est difficile à élucider et est encore très discutée. Cependant, d'après les plus récents travaux, on peut arriver, semble-t-il, à conclure que les Ligures n'ont certainement pas été complètement éliminés par les invasions celte et belge (34). Agriculteurs tenaces, ils sont restés accrochés au sol nourricier, terre de leurs ancêtres, et se sont assimilés peu à peu aux nouvelles populations. C'est de cette époque lointaine que certains auteurs font remonter le nom de Compiègne, conjecture basée sur les travaux de toponomastique générale d'Auguste Longnon, dont il est difficile d'admettre aujourd'hui son hypothèse celtique sur *Compendium* (35).

Notre région ne paraît pas avoir été aussi peuplée à l'époque gauloise que les provinces du nord-est de la Gaule, car jusqu'ici les indications fournies par l'archéologie sont assez clairsemées. Il est vrai que cette période a été fort mal étudiée dans l'Oise. Combien de découvertes sont passées inaperçues ou attribuées faussement à l'époque gallo-romaine.

Nous ignorons encore les emplacements de la plupart des villages gaulois de la région, formés de petites huttes rondes ou quadrangulaires creusées en partie dans le sol, mais non maçon-

(32) César: *De bello gallico*, lib. II, cap. à IV.

(33) D'après Pierre Bernus: *Histoire de l'Île-de-France*, p. 18.

(34) C'est ainsi qu'on trouve sur le Doubs, au temps de César, les Séquanes dont le nom est étroitement apparenté à celui de la Seine.

(35) Mourichon: *L'origine celte du nom de Compiègne*. - *Bull. Soc. Hist. de Compiègne*, T. XXI, p. 77. D'après cet auteur, ce nom serait formé d'un substantif *dunum*, uni à un nom d'homme: *Compen*, signifiant la forteresse de *Compen*, que les Gallo-Romains de la région auraient transformé en *Compendium*. - Soubeiran (*Archéologie de l'Oise*, fasc. II, 1938, p. 20) tout en admettant l'origine celte possible du mot: *Compiègne*, est d'avis qu'il provient plutôt de *Compendium*, nom propre gallo-romain, alors que tous les auteurs anciens le font dériver du mot latin: *Compendium*, signifiant chemin abrégé ou raccourci. - M. Matherot ne peut admettre l'hypothèse de Longnon non seulement parce que les anciens: *dunum*, d'une manière très générale, ont donné: *dun* ou *donne*, mais parce que dans nos régions ils font encore moins exception à la règle: *Cosdunum*, *Coudun*, *Tharadunum*, *Therdonne*, etc. S'il s'agissait d'un nom gallo-romain, comme le propose le Dr Soubeiran, le suffixe: *acum* (du celtique *acos*) déterminatif de propriété, accolé au gentilice par nécessité légale, cadastrale et fiscale, aurait fourni, comme à l'ordinaire, dans nos régions, un nom terminé en *y*: *Choisy*, *Monchy*, *Sacy*, etc.

nées. Nos recherches autour de Compiègne, nous ont fait reconnaître les vestiges de quelques-unes de ces primitives cabanes, près du carrefour d'Aumont, de chaque côté de la route menant au Francport (36) et dans la plaine du Prieuré, au nord du village de La Croix-Saint-Ouen (37), vestiges que les travaux d'extraction des graviers alluvionnaires ont fait disparaître en majeure partie.

Comme aux siècles précédents, l'inhumation ou l'incinération des cadavres est encore pratiquée dans la Gaule du Nord. Les tombes renferment souvent des vases, des armes et de nombreux objets. Quelquefois, le défunt était inhumé dans son char de bataille placé dans une fosse creusée au centre d'une tranchée circulaire comme à Attichy (Oise) (38), coutume qui s'est perpétuée, longtemps à travers les siècles avec une telle constance qu'il semble difficile d'en contester le caractère rituel.

A l'époque de la Tène III, le rite de l'incinération devient général en Gaule, mais le mobilier funéraire s'appauvrissant de plus en plus, certaines tombes ne contiennent plus que des ossements et quelques débris de poteries noirâtres.

Avant la guerre des Gaules, ce qui forme actuellement le département de l'Oise était compris dans la province de ce pays que César appelle la Belgique, sauf la partie sud-ouest, soumise à la cité des Meldi, qui dépendait de la Celtique.

Les limites des différentes cités gauloises étaient fréquemment déterminées par des cours d'eau ou des accidents de terrain formant en quelque sorte des barrières naturelles.

C'est ainsi que la vallée de l'Oise servait de ligne de démarcation entre le pays des Suessions, dont le territoire actuel de Compiègne faisait partie, et les pays des Bellovaques et des Vermandui situés à l'ouest de cette rivière, ces deux derniers étant séparés par la vallée de l'Aronde.

Les uns et les autres avaient d'ailleurs une organisation analogue. Ils étaient répartis en tribus que les Romains appelaient des *pagi*, puis, à un degré supérieur, en peuples ou cités (*civitates*) états fédératifs composés de plusieurs tribus.

Les Suessions étaient un peuple important entre les Rèmes, à l'est et la vallée de l'Oise, à l'ouest. Vers le sud, la limite de leur territoire bordait la rivière d'Automne et la vallée du rû de Bouillant, près de Crépy-en-Valois (39).

Bien qu'ils aient été, avant l'arrivée de César, l'un des plus puissants peuples de la Gaule, particulièrement sous le règne du roi Divitiac, ils n'ont pas laissé de traces d'occupation aux abords de Compiègne sauf, peut-être, à Royallieu.

(36) Hémary: La grèvière du carrefour d'Aumont (étude manuscrite).

(37) Hémary: Un campement gaulois à La Croix-Saint-Ouen (Oise). - P.V. Soc. Hist. de Compiègne, 1931, p. 114.

(38) Hémary: Découvertes archéologiques aux environs de Compiègne. - P.V. Soc. Hist. de Compiègne, 1925, p. 23. Nous avons constaté de visu cette tranchée circulaire, mais nous n'avons pas assisté à la découverte des débris du char.

(39) Certains auteurs étendent sans preuves certaines, le territoire des Suessions jusqu'aux abords de la forêt de Halatte, domaine des Sylvanectes.

Au nord-ouest de la vallée de l'Oise, s'étendait le pays des Bellovaques. Quant aux Veromandui, leur territoire s'étendait en direction du nord, depuis la vallée de l'Aronde jusqu'au Cambrasis.

Quel était donc l'aspect de la région de Compiègne à cette époque lointaine ? La grande forêt hercynienne dont il reste encore aujourd'hui d'importants lambeaux (40) devait s'étendre sur la majeure partie de la rive gauche de l'Oise. Dans ces vastes étendues boisées, peu propices au développement humain, une abondante faune sauvage devait surtout en être les hôtes. Dès le III^e siècle, les Gaulois empruntèrent aux Grecs, puis aux Romains, l'usage de la monnaie qui se répandit dans tout le pays surtout au début du premier siècle, moment « de la plus grande expansion du monnayage gaulois mais aussi celui de la décadence » (41). Tous les peuples de la Gaule Belgique avaient leurs monnaies particulières en or, argent, bronze ou potin (pièces noires) frappées ou coulées, mais elles circulaient librement sur tout le territoire. C'est ainsi que les environs de Compiègne, notamment Royallieu, ont donné des monnaies des Aulerci-Eburovices, des Carnutes, des Catalauni, des Leuci, des Mandubii, des Médiomatrici, des Senones, des Veromandui, etc..., peuplades situées parfois à plusieurs centaines de kilomètres de notre région.

Des artisans potiers gallo-belges s'établirent près de Compiègne (canton des Rossignols, en forêt de Compiègne) afin de fabriquer les vases nécessaires à la population du voisinage.

Vers le milieu du I^{er} siècle, les Romains pénétrèrent dans la Gaule du sud-est, à la demande des Séquanais et des Eduens, pour chasser des bandes de Suèves et d'Helvétès qui avaient, de nouveau, envahi les vallées de la Saône et du Rhône.

Après avoir battu, en 58 avant J.-C., les Helvétès, à l'appel des Eduens et des Allobroges, et repoussé au delà du Rhin les Suèves d'Arioviste, à l'appel de la Gaule Celtique réunie en assemblée générale, César ne regagna pas l'Italie du Nord, mais vint au contraire prendre ses quartiers d'hiver dans le pays des Séquanais.

Cette occupation de fait d'une partie de la Gaule Celtique par les troupes romaines ne pouvait manquer d'indisposer les peuples de la Gaule Belgique.

Lorsque César apprit qu'ils conspiraient contre lui et qu'ils préparaient un soulèvement général, il décida aussitôt de parer à la menace.

Par un mouvement dont la rapidité surprit ses adversaires, les troupes romaines, concentrées dans la région de Besançon, arrivèrent à l'improviste sur les frontières de la Gaule Belgique.

Impressionnés par cette soudaine offensive, les Rèmes abandonnèrent la coalition et se placèrent sous la protection de Rome.

(40) Forêts d'Halatte, de Chantilly, de Compiègne, de Laigue, de Coucy, de Retz.

(41) Blanchet: Manuel de numismatique, T. I, p. 37.

Ils acceptèrent de collaborer avec César et lui fournirent de copieux renseignements sur les effectifs des combattants promis par chaque cité lors de l'assemblée générale des peuples belges.

Les Bellovaques, les plus puissants par le courage, l'influence et le nombre devaient fournir 60.000 hommes d'élite; les Suessions, qui possédaient un territoire très vaste et très fertile, et les Nerviens, les plus farouches des Belges, 50.000; les Atrébates, 15.000; les Ambiens, 10.000; les Morins, 25.000; les Calètes, les Véliocasses et les Veromandui, 10.000, etc., au total quelques 280 à 300.000 combattants (42).

Ce fut par la vallée de l'Aisne que l'imposante armée des Belges déferla vers la Champagne.

Tandis que César envoyait l'Eduen Diviciacos avec quelques troupes tenter une manœuvre de diversion en territoire bellovaque, le chef romain s'installait lui-même solidement au nord de l'Aisne avec les 40.000 hommes dont il disposait. De leur côté, les Rêmes mirent en état de défense leur oppidum de Bibrax situé à la hauteur de Berry-au-Bac. Quand l'armée gauloise arriva en vue de la ville, elle attaqua aussitôt la position afin de s'ouvrir le passage vers la Champagne. Le choc fut terrible, mais après un combat indécis, les coalisés belges ne poursuivirent pas la lutte et se replièrent en désordre vers le sud.

César en profita pour lancer à leur poursuite la cavalerie romaine et trois légions. Les Gaulois surpris furent taillés en pièces aux environs de Craonne. Ce fut alors la débandade.

Tandis que les Bellovaques rentraient dans leur pays, les Suessions allèrent chercher refuge dans leur oppidum de Noviodunum. Mais César les devança. En une seule étape de 45 kilomètres, il amena son armée près de la ville avant le retour des guerriers suessions. Il laissa ceux-ci pénétrer dans la place, puis il les assiégea. Au bout de quelques jours, voyant l'inutilité de leurs efforts pour se dégager, les Suessions s'avouèrent vaincus et déposèrent les armes. Aussitôt après, César se rendit en droite ligne chez les autres conjurés, d'abord chez les Bellovaques, par la route de l'Aisne (43).

Il est fort probable que ses troupes franchirent l'Oise près de l'emplacement actuel de Compiègne (gué de Venette) pour suivre ensuite le vieux chemin gaulois de Clermont (par Canly) qui devait les conduire devant la place forte des Bellovaques appelée Bratuspantium (44). César obtint peu après une capitulation analogue, puis il s'avança vers la Somme où il soumit les Ambiens. Il attaqua ensuite les Nerviens qu'il battit près de Maubeuge, puis les Aduatuques à Namur.

(42) César: *De bello gallico* II. - Leflon: *Histoire de l'Eglise de Reims*, du 1^{er} au V^e siècles. - Reims 1942, p. 16 et suiv.

(43) Camille Julian: *Histoire de la Gaule*, T. III, p. 258.

(44) D'après M. Matherat, cet oppidum majeur des Bellovaques, lieu où se tenait le Sénat ou Conseil des Anciens, était situé, à la manière habituelle et normale, au confluent du Thérain et de l'Avelon; dans ce que les vieux textes hagiographiques appellent la « petite île de Beauvais ». C'était un « oppidum de marais » du type Lutetia, Samarobriva, etc. Les fouilles de ces dernières années (travaux Lemaire) ont mis au jour, au-dessous de la Cité de Beauvais, ses vestiges et les pilotis de son port fluvial.

Les années suivantes furent calmes dans la région de l'Oise, mais les Bellovaques s'agitèrent de nouveau, en 52, lors de l'insurrection générale de la Gaule. L'action gauloise manquait malheureusement de cohésion, chaque peuple préférant agir à sa guise.

Malgré la prise d'Alésia et la reddition de Vercingétorix, les Bellovaques, commandés par Corréus, s'allièrent aux Atrébates de Commus et entrèrent en action au moment où les Carnutes demandaient l'aman.

Au printemps de 51, César venant du pays des Rèmes, après avoir rallié son corps d'expédition en Soissonnais, décidait d'entreprendre une énergique action contre les révoltés.

Cette deuxième campagne contre les Bellovaques relatée dans le VIII^e livre des Commentaires par Hirtius, le lieutenant de César, en raison de l'imprécision géographique des événements, a fait couler beaucoup d'encre depuis un siècle.

Napoléon III, dans son Histoire de Jules César, a, le premier considéré la région de Vieux-Moulin-Compiègne comme ayant été le théâtre des derniers soubresauts de la résistance des Bellovaques. Depuis lors, et jusqu'en 1934 (45) de nombreux historiens ont épousé la thèse impériale, malgré la découverte sensationnelle signalée en 1869, par deux archéologues du département (46).

A la suite de la mise au jour en 1868 dans les marécages de la vallée de la Brèche, entre Breuil-le-Sec et Clermont, d'une passerelle de fortune édifiée avec des fascines par les Romains, MM. Plessier et Peigné-Delacourt avaient émis une opinion contraire à celle de Napoléon III. Ils faisaient de Clermont en Beauvaisis, le pivot de cette deuxième campagne. Depuis lors, les recherches de M. Matherat appuyées de cinq campagnes de fouilles justificatives, aux abords de Clermont, ont permis d'affirmer par la découverte d'un deuxième pont de fascines et celle des immenses retranchements mentionnés par Aëtius, que les péripéties de cette fin tragique de la résistance gauloise s'étaient bien déroulées dans cette région (47).

La défaite de Corréus et de ses guerriers dans la plaine des « Mille Pas » d'Angy, au bord du Thérain mit un point final à la lutte pour l'indépendance de la Gaule.

(45) Pierre Bernus: Histoire de l'Ile-de-France, 1934, p. 30-31.

(46) Plessier et Peigné-Delacourt: Etude nouvelle sur la campagne de Jules César contre les Bellovaques. - Bull. Comité Archéol. de Senlis, 1869, p. 3-45.

(47) Matherat: Le problème topographique de la deuxième campagne de Jules César contre les Bellovaques. - Bull. Sté des Antiquaires de France, 1944, p. 61. Nous remercions notre collègue d'avoir bien voulu revoir le texte de cette étude sur les origines de Compiègne et de nous faire profiter de son érudition archéologique.

IV. - ÉPOQUE GALLO-ROMAINE

Après la capitulation gauloise, les Romains, désormais maîtres incontestés du pays, s'occupèrent activement de l'organisation de la province. Ils apportèrent aux habitants, qui avaient eu le bonheur de survivre à ces luttes sanglantes, les bienfaits de la civilisation gréco-latine. Aussitôt la conquête, les gouverneurs romains firent établir un vaste réseau routier dont il reste encore actuellement de nombreux et importants vestiges dans l'Oise. Certains sont bien connus sous le surnom médiéval de « Chaussées Brunehaut ».

Deux au moins de ces grandes voies du « *cursus publicus* » (postes impériales) avec *mutations* (relais), *mansiones* (gîtes d'étapes), *ignes* (télégraphe optique), partaient de Soissons vers la capitale des Ambiani. L'une, qui est indiquée dans l'Itinéraire d'Antonin, comme section de la route de Milan à Boulogne, la principale (?) des quatre voies qu'Agrippa (63 - 12) au rapport de Strabon, fit ouvrir dans les Gaules à partir de Lyon, passait par Vic-sur-Aisne, Noyon et Roye. L'autre traversait le sud de la forêt de Cuise en passant par la « ville des Gaules » (Mont Berny), Champieu et Senlis. Bien d'autres voies transversales secondaires — réseaux des Cités, des Pagi, des Vici — coupaient les grandes routes du réseau impérial et sont encore en usage aujourd'hui, pour la plupart. Leur tracé est toujours jalonné par des emplacements d'habitats gallo-romains. Plusieurs aboutissaient au gué de Venette (1).

L'histoire régionale est muette sur l'organisation, la vie et les actes des gallo-romains aux environs de Compiègne, mais les ruines, parfois imposantes, de leurs constructions font connaître avec certitude les emplacements de leurs villes, de leurs villages de la plupart des villas agricoles ou des modestes habitations de travailleurs.

Il n'a jamais été signalé de vestiges de cette époque dans l'enceinte fortifiée de Compiègne (2). Les grands travaux de déblaiement exécutés à la suite de l'incendie d'une partie de la vieille cité par les troupes allemandes en mai-juin 1940, ont confirmé les remarques antérieures de plusieurs archéologues.

Ce n'est qu'aux abords de Compiègne qu'il est possible de reconnaître des traces d'habitats gallo-romains. Elles sont si nombreuses qu'il est impossible de les citer toutes. Au lieu dit : le Clos des Roses, à 150 mètres environ du lit actuel de la rivière, on remarque au long du chemin conduisant au faubourg Saint-Germain, une légère ondulation de la basse-plaine. Ce lieu est jonché de pierres calcaires, de débris de tuiles à rebords et de

(1) Graves: Répertoire archéologique du département de l'Oise, 1856. Aux pages 186 et suivantes est décrit le tracé de ces voies romaines.

(2) C'est certainement par erreur de « diagnostic » que Caillette de l'Elrwilliers a signalé dans « La Picardie », 1866, p. 105, le fait suivant: « Vers 1840. M. N. de Cayrol, ancien commissaire des guerres, a découvert dans son jardin de la rue des Cordeliers, à une profondeur de 7 mètres environ, divers objets gallo-romains, tels que fers de lances, javelots, poteries, etc. ».

tessons de poteries rouges, grises ou noires, de facture gallo-romaine, que la charrue retourne chaque année, à l'époque des labours. (Cadastré de Compiègne, section C, n^{os} 1712, 1713, section D, n^{os} 13, 14, 15).

Sont-ce les ruines d'une villa gallo-romaine ? Nous ne le croyons pas, car autour de ce point la terre de la basse vallée est glaiseuse, compacte et d'un travail fort difficile. De plus, cette partie de la plaine de Saint-Germain devait être alors sujette plus qu'aujourd'hui, à de fréquentes inondations. Aussi, pensons-nous ainsi que Clément Quénéel le supposait (3) que ces ruines marquent l'emplacement d'un poste militaire chargé de la surveillance et du contrôle du gué de Venette, point de passage de la route gauloise, de Soissons à Beauvais.

D'autres vestiges existent aussi à Royallieu à l'intersection du chemin des Dames et du chemin d'Armancourt (cadastré de Compiègne, section D, n^o 422) et au lieu dit « le Fond Pernant » près du chemin des Bordures (cadastré de Compiègne, section D, n^o 673).

Ce sont probablement les restes d'établissements agricoles comme ceux qui existent aussi près de Mercières, le long du chemin de Jaux à Mercières (cadastré de Compiègne, section D, n^{os} 646, 647, 648, 654, 655, 656) et qui furent détruits vers 268 par les bandes armées qui ravagèrent la Gaule à cette époque (4).

Près de la ferme d'Armancourt, bâtie à l'écart du hameau de Mercières, sur une ondulation argilo-siliceuse de la plaine, les champs sont également parsemés de débris gallo-romains. Cette ferme a donc une origine fort ancienne.

Au sud de Compiègne, on ne signale que les restes d'un habitat gallo-romain enfouis à l'orée de la forêt, à l'entrée de la route du Moulin (5).

A l'est de la ville, près de la route de Soissons, les vestiges antiques sont plus importants. Signalons ceux que nous avons découverts, non loin du carrefour Bellicart, et ceux qui existent au long de la ligne de chemin de fer de Compiègne à Soissons.

Dans un de ses manuscrits conservés à la bibliothèque municipale de Compiègne, le savant Léré, signale qu'à l'angle des routes forestières de Grainville et du Buissonnet, entre le grand chemin de Soissons et le Mont du Tremble, on a exhumé, en 1814, des substructions enfouies dans la terre sablonneuse de cette partie de notre belle forêt, ainsi qu'un certain nombre de monnaies romaines d'argent ou de bronze, malheureusement non identifiées.

Le carrefour du Buissonnet s'appelait autrefois, pour cette raison, le « carrefour de la Vieille Monnaie ».

Graves signalé aussi qu'au dessus du poste forestier de la Croix du Saint-Signe entre le vieux chemin de Soissons et la route

(3) Quénéel: Compiègne. - Ms. Bibli. de Compiègne.

(4) M. Hémerly: La trouvaille de Mercières (Oise). - P.V. Soc. Hist. de Compiègne, 1927, p. 119.

(5) Cauchemé: Description des fouilles archéologiques exécutées dans la forêt de Compiègne. - Deuxième partie, p. 88.

nationale, « on mit à découvert, en 1814, des restes qui démontraient l'existence ancienne d'habitations agglomérées ainsi que leur destruction par le feu. Les vestiges des murs couvraient un espace carré ayant environ quatre cents mètres de côté tout jonché de grandes tuiles ».

Toute cette partie de la forêt était donc habitée à l'époque gallo-romaine et il est probable qu'elle était alors en culture.

Lors des extractions de graviers faites dans le canton du Buissonnet, vers le milieu du XIX^e siècle, les ouvriers eurent l'occasion de rencontrer fréquemment des vestiges gallo-romains ; objets, médailles, armes ; parfois des sépultures. En 1856, ils découvrirent notamment cinq squelettes, enfouis dans la grève, sur le bord du chemin qui conduit à Choisy-au-Bac. Ces squelettes avaient entre les jambes une écuelle en terre rougeâtre ; auprès de la tête, un vase en terre grise et parfois une arme sur le côté du corps. Quelques années plus tard, d'autres squelettes de gallo-romains furent mis au jour dans le voisinage (6).

A quel mobile religieux doit-on la présence, près du carrefour Elisabeth, d'un tumulus élevé vers le milieu du I^{er} siècle ? Ce monticule mesurant extérieurement 7 mètres de diamètre et 1 m. 50 de hauteur, renfermait, dans sa partie centrale, une centaine de vases en terre grise ou rougeâtre ayant en majeure partie la forme d'un gobelet, 90 monnaies gauloises et romaines (celles-ci à l'effigie d'Antonin) et une grande quantité d'ossements d'animaux : cheval, sanglier, chèvre, etc... (7). Comme aucune trace de sépulture humaine n'y a été rencontrée, on se perd en conjectures sur la présence de ce tumulus au bord du vieux chemin de Compiègne à Soissons. On apprend, dit Graves (8), par une lettre du frère Gérardin à Dom Grenier, du 3 Avril 1773, que douze médailles d'argent et un bronze de Maximin Tibère avaient été trouvés à la grande Faisanderie, entre deux pierres, en démolissant les fondations d'un vieux bâtiment. Combien d'autres coins solitaires de la forêt recèlent des vestiges de l'époque gallo-romaine, enfouis sous une épaisse couche d'humus millénaire.

Il nous est impossible de les citer tous, car les secrets archéologiques de notre vaste forêt ne sont pas encore tous connus.

Signalons seulement les agglomérations les plus importantes : Champlieu, le Mont-Berny, la carrière du Roi et le Mont Chyprès (9).

Champlieu surtout, avec son théâtre imposant, son temple à l'entablement si richement sculpté, son balnéaire, était aux II-IV^e siècles, une bourgade assez considérable au bord de la chaussée

(6) Note de M. Demarsy sur les trouvailles de 1859 et procès-verbal de l'exploration faite le 3 janvier 1860 dans le cimetière romain qui se trouve dans la forêt de Compiègne, au lieu dit le Buissonnet. (Archives non classées de la Sté Hist. de Compiègne).

(7) Cauchemé: Description des fouilles archéologiques exécutées dans la forêt de Compiègne (avec plans et dessins).

(8) Graves: Ouv cité, p. 169.

(9) Graves: Ouv. cité, p. 113 et 116. - Cauchemé: Ouv. cité.

romaine de Soissons à Senlis, mais dont le souvenir s'était complètement effacé au cours des siècles qui suivirent sa destruction lors des dernières invasions barbares.

A l'époque du Haut-Empire c'était un *concliabulum*, lieu de réunion des populations avoisinantes, rendez-vous religieux du type Genainville, Drevant, etc... Notre-Dame d'Auray et ses pardons donnent une idée assez exacte de son rôle intermittent. Le plan des fouilles faites sous le Second Empire montre que le temple et le théâtre étaient séparés du reste de l'agglomération par un mur que traversait la voie romaine. Cet enclos indique bien qu'il s'agit d'un « lieu de pèlerinage ». Le théâtre servait aux spectacles religieux analogues aux Mystères du Moyen-Age qui se donnaient lors des « pardons » (*deorum immortalibus diebus festia ludorum spectationibus*, dit Vitruve) (10).

A quelques kilomètres, au nord de Compiègne, se dresse la barrière du Mont Ganelon dont le sommet assez plat, domine le confluent de trois rivières : l'Oise, l'Aisne et l'Aronde. Cet endroit connu sous le nom de camp de César, avait été judicieusement choisi par les Romains pour y établir un vaste camp retranché destiné à la surveillance de la région et au maintien de l'ordre aux confins des territoires des Bellovaques, des Suessions et des Veromandui (11).

Après les terribles dévastations causées entre 268 et 276, par les bandes armées qui ravagèrent notre pays, il est probable qu'une bonne partie de la population avait fui pour ne pas succomber sous les coups ou être emmenée en esclavage, car bien rares sont les vestiges d'une occupation de la région compiégnoise après le règne de Tétricus (273) (12). Il fallut, en effet, repeupler le pays à l'époque de Constantin.

Les industries artisanales de la forêt : verreries et poteries ne se relèvent pas de leur ruine et l'emprise de la sylve s'étendit sur toutes les terres désormais laissées à l'abandon.

(10) D'après M. Matherat : La destination initiale de Champlieu a survécu jusqu'à la Révolution par le pèlerinage de N.-D. de Champlieu où l'on venait de très loin pour invoquer la Vierge en faveur des femmes enceintes.

(11) Graves : Ouv. cité, p. 112 et 165. - Cailllette de l'Hervilliers : Le Mont Ganelon à Clairoix, 1860.

(12) Il n'y a que Champlieu qui continua à être habité car on y trouve en abondance des monnaies de l'époque constantinienne et du Bas-Empire associées aux tessons de poteries décorées à la roulette si caractéristiques de la céramique décadente. Quelques vestiges de la même époque ont été reconnus aussi aux abords de la route du gué de Venette, sur le Mont Ganelon et à Choisy-au-Bac.



Photo MASCRÉ



Statue de J.-J. CAFFERI, exécutée en 1775, pour les Religieuses de la Visitation, actuellement à l'Eglise Saint-Antoine

lè-
ors

de
pe
ons
lan
ple
un
u'il
les
ent
um

la
le
roit
ent
ché
aux
ero-

par
une
sous
les
agne
rs à

eries
ndit

rvécu
renait

Mont

rouve
asso-
de la
onnus
et à

Le Souffigne' escomis' avin' ceu de Ma Dame de
L'incense de Souverain' papouine des Gams de la
Vistatig de ses Meur' la femme de Fraigant
vingt quatre biver, savoir: celle de comp- lant
biver d'ornel a M. Caffieri Scaltan qui avin'
pour la facez et la l'endit de la represente
ctig de la figure de la c. 4 Vinye; celle de
coul biver a M. Canchy Scaltan qui avin'
ici pour le plan cette figure et la rayon, et
celle de coul vingt quatre biver pour le
fait de l'empoye de d'avis a l'empoye
et du port, rendre a l'Ybis. fait a l'empoye
ce 5 novembre 1774



Belliard

Reçu de BELLICARD, Contrôleur des Bâtimens du Roi, concernant la Vierge de Caffieri.

V. - VERS LA CRÉATION DE COMPIÈGNE

A la fin de 406, fuyant devant les Huns, deux peuplades germaniques : les Suèves et les Vandales, et une peuplade sarmate, les Alains, passèrent le Rhin sur la glace et culbutèrent les Francs Ripuaires, gardiens de la frontière qui tentèrent, mais en vain, de s'opposer à leur passage.

Entre cette invasion qui ravagea une fois de plus notre pays et l'avènement sous Clovis (482-511) de la dynastie mérovingienne, se place une période trouble et mal définie durant laquelle l'ordre établi dans les Gaules par les Romains a été à peu près anéanti.

Après la célèbre bataille de Soissons, remportée en 486 par Clovis sur les troupes du dernier gouverneur romain, Syagrius, le pouvoir des Francs s'étendit sur toute la Gaule Belgique. Vers l'époque de son mariage (2) Clovis établit le siège de son gouvernement d'abord à Soissons, puis à Paris, mais il conserva à Compiègne une de ces habitations désignées par les Historiens contemporains, sous le nom de « Maison Royale » où il faisait de fréquents et longs séjours, principalement quand il venait prendre dans la forêt de Cuise le plaisir de la chasse.

Il est probable que c'est dans cette maison royale que mourut en 561 le roi Clotaire, qui y avait été transporté par ses gens lorsqu'il fut saisi de la fièvre alors qu'il chassait dans la forêt de Cuise (3).

Dès les v^e-vi^e siècles existait donc sur le terroir actuel de Compiègne, une importante construction qualifiée de palais dans les chartes mérovingiennes, le « *Compendium palatium* ».

Beaucoup d'historiens l'ont situé à Compiègne même, car d'après la tradition locale rapportée par Dom Grénier, historiographe de la Picardie, le palais occupé par Clovis I^{er} et ses descendants avait été bâti par les romains dans l'étendue de la seigneurie attribuée plus tard à l'abbaye de Saint-Corneille, et nommé dans les titres anciens la Couture de Charlemagne. La source de cette tradition, ajoute-t-il, est dans la tour de César appelée dans la suite tour de Saint-Michel. Mais avec Graves et Quénel, nous pouvons affirmer que c'est à Saint-Germain « *devenu un faubourg après avoir été le berceau de la ville* » (4), qu'il faut rechercher l'emplacement de la villa royale. Voici pourquoi :

1°) Lorsqu'on regarde le vieux plan de Chandelier de 1734, on est frappé de voir que la rue de Saint-Germain, venant en droite ligne du chemin du gué de Venette à la route de Paris, vient buter sur un vaste terrain compris actuellement entre le boulevard des Etats-Unis et la rue de l'Eglise Saint-Germain. La rue fait alors

(1) E. Salin : La civilisation mérovingienne, p. 17.

(2) D'après Pellassy de L'Ousle : Histoire du Palais de Compiègne, p. 26.

(3) Grégoire de Tours : Histoire ecclésiastique des Francs, livre IV, chap. XIV.

(4) Graves : Précis statistique sur le Canton de Compiègne, 1850, p. 87 et 122.

un coude à gauche pour pouvoir contourner ce terrain et reprendre sa direction vers Compiègne où elle vient buter sur les fortifications de la Ville (rue Notre-Dame de Bon-Secours (5)).

2°) On remarque également que l'église Saint-Germain, la plus ancienne de Compiègne est isolée au milieu des champs, toutes les maisons de ce faubourg, étant édifiées de chaque côté de la rue Saint-Germain.

3° C'est dans le périmètre compris entre l'église Saint-Germain et la rue de Paris qu'à maintes reprises on a trouvé des monnaies d'or mérovingiennes ou du Bas-Empire, ainsi que des sépultures (non identifiées).

L'examen des lieux nous amène donc à conclure qu'une importante construction s'élevait jadis à l'entrée de la rue Saint-Germain, pour que la route soit ainsi détournée de sa ligne vers l'est. Celle-ci existait certainement dès l'époque mérovingienne. Était-ce le « *compendium palatium* » des premiers rois? Les découvertes de monnaies semblent bien l'indiquer car on n'en trouve nulle part ailleurs sur le territoire de Compiègne.

Mais pourquoi, direz-vous, n'a-t-on pas découvert d'autres vestiges de ce palais? La raison en est simple. « Les Germains, en effet étaient charpentiers et le résultat de leur arrivée en Gaule fut de donner un rôle considérable au bois dans les constructions (6). C'est pour cela que les habitations mérovingiennes, qu'elles fussent palais ou masures, disparurent de la surface du sol sans laisser de traces probantes. « Aussi, si l'époque romaine et féodale nous a laissé des murailles et des monuments, l'époque germanique n'a rien laissé du tout » (6).

Entre la rivière et le palais s'étendait, en direction du Nord, le breuil « *brolium Compendii palatii* » dont on parle dans le capitulaire de Carloman de 883. Ce mot désignait certainement le parc clos de haies attenant à la résidence royale, que le souverain se réservait comme garenne ou remise de gibier, pour la chasse et il doit être distingué de la *foresta*, chasse domaniale dans le sens le plus général du mot (7).

C'est donc à partir de la construction du palais royal que Compiègne commence à entrer dans la grande histoire.

En 557, Childebart I^{er} y signe un diplôme portant confirmation des privilèges de l'église Saint-Marcoul (8).

Chilpéric I^{er} y séjourna en 584 et 588 car la grande chasse d'automne était chez les Francs une espèce de solennité.

En 611, Clotaire II y signa la paix avec le roi d'Austrasie, et en juillet 633, Dagobert I^{er} réunit à Compiègne un Parlement qui décida la fondation de la basilique de Saint-Denis (9), pour laquelle

(5) Il est probable que cette route située hors de la zone inondable est l'ancienne voie de Soissons suivie par César en 51. Elle passait par la Croix du Saint-Signe, le Buissonnet et Trosly. La même disposition des lieux se remarque à la ferme d'Aiguisy.

(6) Matherat: Autour d'un castellum de la cité des Bellovaques, 1928, p. 56.

(7) Ph. Lauer: Bull. des Antiquaires de France, 1937, p. 159.

(8) De re diplomatica, lib. 4, p. 275.

(9) Bibliothèque de Compiègne. Mss. n° 114.

ce roi, étant au palais de Compiègne, délivra différents diplômes. Les autres rois mérovingiens y séjournèrent fréquemment surtout à cause des facilités de la chasse. Leur présence à Compiègne est indiquée par divers titres donnés en faveur d'établissements religieux qu'il serait trop long d'énumérer ici.

En face de Saint-Germain, sur la rive droite de l'Oise, au pied du coteau de Venette, existait alors quelques habitations dépendant du domaine royal. On apprend en effet, par la vie de Saint Auseric, qu'en 695 les évêques et le clergé de Normandie vinrent chercher « *at Venittam villam regiam quæ sita est in pago bellocacenci secus fluviam Iseram* », le corps de ce saint que les religieux d'Aumont, en Flandre y avaient conduit.

Après la mort de Pépin d'Héristal, maire du palais, sa femme Plectrude songea à conserver le pouvoir. Mais elle avait compté sans la rûnuante noblesse neustrienne qui, depuis Tertry, attendait l'heure de la revanche (10).

Les Neustriens se révoltent et prennent les armes. Ils font paraître à leur tête leur jeune roi Dagobert III (700-716) tout étonné de l'importance qu'on lui donne.

La rencontre des forces neustriennes et austrasiennes eut lieu dans la forêt de Cuise, probablement le 26 Septembre 715. Les Austrasiens furent battus et mis en fuite.

En 757 fut fait à Compiègne un capitulaire « *Incipit decretum quod factum fuit ad Compendium palatium publicum* » (11).

Puis en 833 se tint le concile de Compiègne au cours duquel eut lieu la déposition de l'Empereur Louis I^{er} le Débonnaire, en présence du pape Grégoire IV (12).

Ce concile eut-il lieu dans le palais de Saint-Germain ou dans celui dont nous connaissons l'existence par la charte de fondation du monastère de Notre-Dame de Compiègne? Il est difficile de pouvoir le préciser.

C'est en effet par cette charte que nous savons que l'Empereur Charles le Chauve désireux d'avoir en ses états une basilique ou collégiale semblable à celle que devait Aix-la-Chapelle à Charlemagne son aïeul, fonda en *son palais de Compiègne* une église en l'honneur de Notre-Dame, le 5 mai 877 (13).

A cette époque, le palais impérial était donc situé à l'emplacement du marché, et c'est à l'abri de ses murailles (14) que se groupèrent les premiers habitants de Compiègne, de cette ville qui, au cours des siècles tint une si grande place dans notre histoire nationale.

M. HEMERY.

(10) Dom Laporte: Les Monastères francs et l'avènement des Pippinides. Revue Mabillon, janvier 1940.

(11) Baluze: Capitularia regum francorum I p. 179, Paris 1780. - Pécoul: Les assemblées ecclésiastiques de Compiègne. - Bull. Sté Hist. de Compiègne, T. II, p. 137.

(12) Dom Gilleison: Mss. Biblio. municipale de Compiègne, n° 28, F° 147v.

(13) Morel: Cartulaire de l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne, T. I, p. 1.

(14) Murailles élevées lors des premières incursions normandes et qui ont été mises au jour en 1948 à quelques mètres, au sud de la rue des Trois-Barbeaux.